

**Le
MONDE**

libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

No 161 . Mai 1970 . 2 F

Pour célébrer le

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

de la

LIBÉRATION

le gouvernement impose une

loi hitlérienne

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

<p>AIN YOYONNAX GROUPE LIBERTAIRE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>ALLIER MONTLUÇON - COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêche-rie, 03-COMMENTRY.</p> <p>VICHY GROUPE LIBERTAIRE DE VICHY Réunions régulières le 1er et 3e lundi du mois. S'adresser 40, rue A.-Cavy, 03-Bellerive.</p> <p>ALPES (HAUTES-) BRIANÇON GROUPE MALATESTA Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>ARIÈGE COMMUNAUTE ANARCHISTE DE VILLENEUVE-DU-BOSC Saint-Jean-de-Verges par 09-Vorlhets.</p> <p>AUDE GROUPE ANARCHISTE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>BOUCHES-DU-RHONE AIX-EN-PROVENCE GROUPE LOUISE-MICHEL (Groupe de recherche, d'action et de propa-gande). Groupe D. NAR (E.N. Aix). Ecrire : Groupe L. Michel-Aix, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>MARSEILLE GROUPE ANARCHISTE BAKOUNINE (FA3) Groupe révolutionnaire libertaire dont l'action s'étend à toute la région marseillaise et qui est particulièrement implanté dans les quar-tiers suivants : Marseille-Nord (15e et 16e arrondissement) ; Marseille-Port (2e et 3e arr.) ; Marseille-Centre (1er arr.) ; Marseille-Sud (6e, 7e et 8e arr.) ; Marseille-Est (5e, 11e et 12e arr.). Liaisons à Aix-en-Provence et à La Ciotat. Activités : Ecole du militant, bibliothèque, fonds de librairie... Permanence tous les soirs de 18 h 30 à 20 h et le samedi à partir de 17 h. Pour tous renseignements, s'adresser à D. Florac, 13, rue de l'Académie, 13-Marseille (1er).</p> <p>MARSEILLE GROUPE REVOLUTIONNAIRE ANARCHISTE BERNERI (Groupe d'action, d'études et de propagande) Groupes syndicalistes libertaires des B.J.R. Ecrire : Groupe Berneri, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>GARONNE (HAUTE-) TOULOUSE LIAISON LIBERTAIRE Pour tous renseignements, s'adresser à BAREZ D., 80, rue du Ferret, 31-TOULOUSE.</p> <p>TARABEL - TOULOUSE LIAISON DE COMMUNAUTES ANARCHISTES Pour tous renseignements, écrire à M. Saracino, 31-Tarabel-Toulouse.</p> <p>GIRONDE BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE » Réunion du groupe tous les premiers vendredis du mois, 7, rue du Muguet.</p>	<p>HAUTE-NORMANDIE FECAMP - CRAVENCHON BOLBEC - LE HAVRE DIEPPE - YVETOT - ROUEN ELBEUF - EVREUX LOUVIERS UNION DES GROUPE ANARCHISTES DE NORMANDIE GROUPE JULES DURAND Max GRAMMARE, 27, rue Ernest-Renan 76 - LE HAVRE GROUPE DELGADO-GRANADOS A. DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social 76 - ROUEN GROUPE LIBERTAIRE Claude DESNOYERS, 11, rue de l'Hôtel-de-Ville, 27-Louviers.</p> <p>HERAULT MONTPELLIER GROUPE ANARCHISTE Adhérents et sympathisants, réunion le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallot, 34-MONTPELLIER.</p> <p>LOIRE SAINT-ETIENNE LIAISON F.A. Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>LOIRE-ATLANTIQUE NANTES GROUPE ANARCHISTE Réunion le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-NANTES.</p> <p>NANTES GROUPE FRANCISCO FERRER Réunion le 4e vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à : PIOUS, 194, rue Maurice-Jouaud, 44-Rézé.</p> <p>MANCHE CHERBOURG ET NORD-COTENTIN Ecrire à Marc PREVOTEL B.P. 15 - 50-BEAU-MONT-MAGUE.</p> <p>MORBIHAN VANNES LIAISON F.A. Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>LORIENT GROUPE LIBERTAIRE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>NIÈVRE NEVERS FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p>	<p>NORD LILLE GROUPE ANARCHISTE S'adresser à Lucienne, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>VALENCIENNES FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Ecrire à Daniel BARBAROSSA, 2, rue Mar-silly, 59-CONDE-MACON.</p> <p>PAS-DE-CALAIS</p> <p>LENS FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Ecrire à Joseph GLAPA, H.L.M., 104, n° 13, av. Van Pelt, 62-LENS.</p> <p>PYRENEES-ORIENTALES PERPIGNAN FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>RHONE LYON GROUPE ELISEE-RECLUS Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures Pour tous renseignements, écrire groupe Bar-du-Rhône, 14, rue Jean-Larrié, 69-LYON (3*).</p> <p>BAS-RHIN et HAUT-RHIN STRASBOURG FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Liaison à Mulhouse Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>PARIS ET BANLIEUE PARIS GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11*).</p> <p>(11*) GROUPE LIBERTAIRE BAKOUNINE Liaisons : Paris (10*), (4*) et Le Perreux. Pour tous renseignements, écrire à ce groupe 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>(13*) GROUPE DURRUTI Groupe d'action révolutionnaire et de propa-gande anarchiste Pour tous renseignements, écrire à Armelle, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>(15*) GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN Pour tous renseignements, s'adresser à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11*). Liaison à Paris (2*), Boulogne et Ivry-Vitry :</p> <p>GROUPE LIBERTAIRE DE BELLEVILLE Pour tous renseignements, écrire à G.L.B., 175, rue Marcadet, Paris (18*).</p> <p>GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE Paris - banlieue Sud Ecrire Groupe Kropotkine, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p>	<p>GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL Réunion plénière du groupe Mercredi 6 mai 20 h 30 précises 10, r. Robert-Planquette (r. Lepic), Paris (18*) (métro : Blanche ou Abbesses) En vue du Congrès de la F.A., important ordre du jour, présence indispensable de tous. Chaque samedi, permanence du groupe à partir de 16 h 30. Colloque à 17 h 30. Les militants du groupe doivent passer au local chaque samedi (atten-tion, pas de permanence, pas de colloque samedi 16 mai en raison du Congrès de la F.A.). Pour tous renseignements, écrire à Maurice JOYEUX, 24, rue Paul-Albert, Paris (18*). On peut téléphoner à ORN. 57-89.</p> <p>FORMATION DU GROUPE ALLUMETTES Pour tous renseignements, écrire à ce groupe, 3, rue Ternaux, PARIS (11*).</p> <p>GROUPE ANARCHISTE « SPARTACUS » Groupe d'études et d'action directe. Pour tous renseignements, écrire à Groupe Spartacus, 3 rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>ASNIERES GROUPE ANARCHISTE Salle du Centre administratif, place de la Mairie, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi) à 21 heures.</p> <p>CROSNE GROUPE ANARCHISTE Liaison à Brunoy. Pour tous renseignements, écrire au groupe, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>PUTEAUX - SURESNES GROUPE ANARCHISTE CHARLES D'AVRAY Réunions hebdomadaires au lieu, jour et heure habituels.</p> <p>SEINE-ET-MARNE PONTAULT-COMBAULT GROUPE LIBERTAIRE Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>VAR LIAISON F.A. Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>TOULON GROUPE D'ETUDES SOCIALES Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p> <p>VIENNE (HAUTE-) LIMOGES GROUPE LIBERTAIRE SEBASTIEN FAURE Pour tous renseignements, s'adresser ou écrire de préférence à : A. Perrissoguet, 45, rue Jean-Dorat, 87-Limoges.</p> <p>YONNE FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE Liaison « AUXERRE-AVALLON » Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).</p>
---	--	--	---

ACTIVITÉS DES GROUPE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Cours de formation anarchiste

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL

Tous les jeudis soir à 20 h 30 précises, 10, rue Robert-Planquette, PARIS-18* Métro Blanche ou Abbesses

Laisant maintenant de côté la partie théorique de nos cours, nous allons commencer en ce mois de mai une série de cours traitant de « l'action anarchiste ».

La partie théorique aura été la plus importante car, selon nous, la pensée anarchiste est si diverse et complexe, parfois même si partagée qu'il fallait s'y étendre au maximum et sans doute aurions-nous pu encore développer plus profondément les problèmes philosophiques s'y attachant.

Le syndicalisme aussi nous semblaît devoir être traité largement ; s'il était utilisé dans un esprit révolutionnaire tel que le veulent les anarchistes, ne serait-il pas l'arme la plus virulente contre le capital ?

Alors maintenant... l'action ! Ce ne sera évidemment de notre part qu'un éventail partiel de ce qu'elle peut être. L'action est intimement liée à la notion d'individu ; c'est lui qui lui donne sa pulsion créatrice ; c'est pourquoi les formes peuvent être illimitées.

Nous serons bien, quant à nous, obligés de nous limiter. Quoique le problème devienne moindre lorsqu'on le rattache à l'histoire, notamment lorsque l'action se rattache à tout un mouvement répondant à une nécessité vitale et générale, comme nous le prouvent entre autres ces exemples de la Commune de Paris ou du mouvement makhnoviste.

CALENDRIER DE NOS PROCHAINS COURS

JEUDI 7 MAI : Les diverses formes d'action anarchiste, par Maurice Joyeux

JEUDI 14 MAI : Louise Michel ! Sa vie, son action, par Maurice Laisant.

JEUDI 21 MAI : Nihilisme et action anarchiste, par Paul Chauvet.

Jeudi 28 mai : Le Mouvement makhnoviste dans la révolution russe, par Michel Bonin.

Tous nos cours commencent à 20 h 30 précises.

Les responsables des cours : Annie BIZEAU, Catherine BOISSERIE, Paul CHAUVET.

Conférence publique à Roanne
Samedi 23 mai à 20 h 30
avec
MAURICE JOYEUX
Sujet :
L'ANARCHIE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE
Lieu de la conférence, consulter presse régionale et affiches

Ecole normale d'instituteurs
10, rue Molitor, PARIS (16*)
(Métro : Michel-Ange-Molitor)

Vendredi 8 mai 1970 à 17 h 45 précises

CONFÉRENCE - DEBAT
avec
Maurice JOYEUX

SUJET : L'ANARCHIE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

Cette conférence, prévue vendredi 24 avril dernier, a été remise au 8 mai, les enseignants étant en grève.

Association pour l'étude et la diffusion des philosophies rationalistes

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
samedi 16 mai 1970, à 21 heures
Salle du Congrès, à Limoges

Le groupe libertaire Louise-Michel
organise
CHAQUE SAMEDI à 17 h 30
en son local, 10, rue Robert-Planquette (rue Lepic) - PARIS (18*).
(M° Blanche ou Abbesses)

COLLOQUE - DEBATS
avec
SAMEDI 9 MAI :
La libre-pensée et l'anarchie
par Gérard PARIS

SAMEDI 16 MAI :
Pas de colloque, pas de permanence
Congrès de la F.A.

SAMEDI 23 MAI :
To do or not to do
(réflexions sur la violence)
par Jean-Pierre SCHWEITZER

SAMEDI 30 MAI :
Réflexions sur le surréalisme
par Maurice LOUIN

TRÉSORERIE

Lors de notre dernier Congrès, nous n'avons pas modifié le prix de la cotisation. Cependant, nos frais s'accroissent du fait de l'augmentation incessante du coût de la vie.

En conséquence, nous faisons appel à tous les groupes et adhérents de la Fédération anarchiste pour se mettre à jour vis-à-vis du trésorier avant la fin de l'année. Votre régularité à régler ces questions financières est un gage de votre fidélité à l'idéal qui est le nôtre.

La trésorière :
Yvonne DALMENECHES

UNE DATE À RETENIR
Vendredi 12 juin, 21 heures
CONFÉRENCE
PALAIS DE LA MUTUALITÉ
avec
ARISTIDE LAPEYRE
Tous les détails dans le prochain numéro du « Monde Libertaire »

DISQUES
EDITIONS LA RUE
BONTEMPS CH. AUGUSTE :
Eloge de l'égoïsme, 33 t... 15
JOYEUX MAURICE :
Parle d'Albert Camus, 33 t. 19
LAISANT MAURICE :
Chanté par Consuelo Bana-nez, 45 t. 9

LIBERTÉ NOTRE RELIGION
de Michel Bakounine
(Editions syndicalistes) Prix : 2,50 F
Réédition

Près de nous POURQUOI NON VIOLENT
par Jean COULARDEAU (objecteur de conscience) et Jean GAUCHON, secrétaire de l'U.P., le VENDREDI 29 MAI 1970, à 20 h 30, salle 10, rue de Lancry, PARIS (10*)
(Organisé par les jeunes libres penseurs de la région parisienne.)

FÉDÉRATION NATIONALE DES LIBRES PENSEURS DE FRANCE
CONFÉRENCE-DEBAT sur
ISRAËL ET LA QUESTION JUIVE
par
Georges LAS VERGNAS
VENDREDI 8 MAI 1970, à 21 heures
Salle de l'Athénée, BORDEAUX

La violence et l'État

L'Etat s'émeut de la violence.

Crainte étrange et qui devrait l'amener à s'émouvoir de sa propre existence.

Cette violence n'est-elle pas sa règle de conduite, le principe par lequel il règne et auquel il consacre le plus énorme de son budget (c'est-à-dire du nôtre) ?

Cette violence ne se concrétise-t-elle pas par le fait d'une armée et d'une police, dressées à tout moment contre la volonté du peuple (cette aimable formule, grâce à laquelle une minorité s'exprime au nom d'une majorité) ?

Un projet de loi, dont il est question plus loin dans ce journal, prévoit une responsabilité collective dans toute manifestation interdite ou illicite.

N'est-ce pas déjà violence de la part du gouvernement que de frapper d'interdit un rassemblement décidé à la base et émanant au premier titre de cette volonté populaire, que l'on prétend cantonner à une formule oratoire ?

En vérité qu'est la violence, cette violence que nous sommes, Anarchistes, les premiers et peut-être les seuls à condamner aussi bien dans son principe que dans ses institutions ?

Elle est la forme élémentaire et physique de l'autorité.

Besoin de domination de l'homme sur son semblable par la force des muscles, qui s'agrémentera de celle des pouvoirs.

Cependant il importe de distinguer entre deux violences :

Celle spontanée, instinctive, autodéfense de l'individu prisonnier d'un système qui l'opresse, et celle établie, légalisée et régnant en permanence.

Constatons de prime abord que l'Etat est responsable de l'une et de l'autre.

Il l'est indiscutablement de la seconde qu'il exerce par son pouvoir, par ses juges, par ses sbires, par ses gardes-chiourme et par ses bourreaux.

Il l'est pas les armées qu'il recrute, par les polices qu'il entretient, par les salles de tortures qu'il met en place et par les échafauds qu'il dresse.

Toute la société « sa Société » est basée sur le crime et la violence.

Mais il est tout aussi responsable de la première forme de violence, puisqu'elle n'est qu'une réaction à celle qu'il exerce.

Y aurait-il rébellion s'il n'y avait pas oppression ?

Y aurait-il émeute contre le pouvoir si ce pouvoir n'existait pas et si la responsabilité de l'ordre des choses était effectivement répartie entre tous ?

Y aurait-il menace de bouleversement social s'il n'y avait pas ici des classes dirigeantes qui décident et là des classes dirigées qui exécutent ce qu'elles n'ont pas décidé ?

Y aurait-il ce malaise économique permanent, si disparaissaient tous les emplois inutiles, nuisibles et criminels, au profit de toutes les fonctions utiles et culturelles, si avec la suppression de la monnaie prenaient fin les différences sociales, si l'émulation de l'homme à œuvrer venait du but lui-même qu'il se serait fixé et non de cupides et sordides préoccupations ?

Y aurait-il critique et mécontentement contre les initiatives prises, si les collectivités avaient possibilité de prendre ces initiatives et de vivre — séparément et sans en engager d'autres — leur propre expérience ?

Y aurait-il ce désintéressement de la chose sociale du plus grand nombre, si ce plus grand nombre n'était pas écarté de toute responsabilité et relégué au rôle de machine à produire et à consommer ?

O législateurs qui vous penchez, combien tardivement, sur le problème de la violence, la solution est là à votre portée :

Disparaissez !

AMIS LECTEURS !

Les bourgeons, en éclatant, ont réveillé nos rêves de vacances. Nous n'en n'avons pas pour autant oublié nos activités militantes de chaque jour ; notre lutte a peut-être un goût plus amer lorsque naît au fond de la gorge l'âpre saveur anticipée de cette période de liberté provisoire... et malgré tout, surveillée ! Mais les feuilles nous ont montré depuis quelque temps le bout de l'oreille et leur pousse nous rapproche de cette bouffée d'air frais où nous retrempions nos forces.

CETTE ANNEE, NOTRE LIBRAIRIE SERA OUVERTE EN AOUT. Tous les camarades de passage à Paris y seront attendus. Venez-y faire vos « provisions de nourriture intellectuelle » et échanger quelques idées avec les copains que la même envie y aura amenés.

EN REVANCHE, AU MOIS DE JUIN, PUBLICO SERA OUVERT LE SAMEDI SEULEMENT. Les expéditions seront cependant effectuées.

Nous vous rappelons que vos achats permettent la permanence de notre lutte et que notre journal « LE MONDE LIBERTAIRE » ne vit que par notre volonté commune. Si vos vacances vous donnent l'occasion de le diffuser, faites-le nous savoir.

Le vocable « vacances » n'est synonyme de « désintéressement » pour aucun de nous. Notre Révolte ne fond pas au soleil.

LES ADMINISTRATEURS.

SOUSCRIPTION AVRIL 1970

Merschaert, 2. - Charlot Gonzalez, 5. - Groupe Montluçon, 10. - Delahaye, 5. - Combent, 10. - Sario, 10. - Gilbert, 5. - Nicault, 10. - Barbarossa, 10. - Brenu, 16. - Romano, 20. - Meallier, 10. - Clara, 10. - Masneil, 30. - Bauchet, 1. - Anonyme, 1. - Fredo, 2. - Chevraux, 8. - Anonyme, 0,30. - Gil, 6,00. - A.R., 2. - A.B., 1. - Jacques Cugini, 10. - Ecole normale, 5. - Levy, 2. - Anonyme, 3. - Salamero, 20. - Lochu, 5. - Arthur, 0,65. - Anonyme, 0,30. - Antony, 8. - Jacob, 54,40. - Glas, 50. - Groupe libertaire Louise Michel, 2 000 F.

Sommaire

N° 161

MAI 1970

Page

En France

Dressons-nous face aux lois scélérates	5
par Maurice LAISANT.	
Enlevez c'est pesé	5
par Arthur MIRA-MILOS.	
A Vincennes va-t-on « normaliser » la philosophie ?	11
par Arthur MIRA-MILOS.	
Répression	8 et 9
par le Comité de Luttes pour la libération des prisonniers politiques de juin 68.	
Contre la confusion	13
par J.-Y. QUEFFELEC.	
L'Age d'or	13
par P.-Y. GARSON.	
A quand les colonels ?	6
par J.-P. PORCHET.	
Démographie	12
par Maurice LAISANT.	

Dans le Monde

L'école maternelle. Alerte !	12
par Monique NEVERS.	
Informations internationales	10
Communiqué S.I.A.	10
Une certaine jeunesse	16
par Maurice JOYEUX.	

Syndicalisme

Les syndicats ouvriers ou patronaux	7
par Marcel BONNET.	
Position du Syndicat de la Métallurgie	7
F.O. - Région bordelaise.	
A bas la triple alliance P.C. - C.G.T. - Patrons-Flics	6
par P.-J. GRAZIANI.	
Epreuve de force dans l'imprimerie	6
par SADIK.	

En dehors des clous

Lénine est bien mort	4
par Emile PLEUGDENENC.	
Pâques en Normandie	4
par Jean-Claude FRANÇOIS.	
Clins d'œil	4
A rebrousse-poil	4
par P.-V. BERTHIER.	
Propos subversifs	4
par le Père Peinard.	
Bande d'ordures	5
par Gérard GEDELWEISS.	

Propos non-conformistes

Ballade sans lieu ni temps	13
par HELLYETTE.	

Propos anarchistes

Classique de l'Anarchisme	11
par Charles BALLIVET.	
En glanant parmi les écrits	12
d'André PRUDHOMMEAUX.	

Arts et Lettres

Les livres

Les livres du mois	15
par Maurice JOYEUX.	
Jacob	13
par Arthur MIRA-MILOS.	

Radio

C'est pas vrai !	14
par Maurice LAISANT.	

Cinéma

Les poupées du diable	14
par A. M.-M.	

Poésie

« Je dis ma liberté »	14
par Dominique FARGEAU.	

Télévision

Complicité	14
par Suzy CHEVET.	

Variétés

A la Mutualité avec le groupe Louise-Michel	14
par J.-F. STAS.	

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publica
Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10 F
	12 numéros	20 F
Etranger :	6 numéros	14 F
	12 numéros	28 F
Par avion :	6 numéros	19 F
	12 numéros	38 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom
Prénoms
Adresse

Le directeur de la publication :
Maurice Laisant



Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

Pâques en Normandie, etc.

Jésus (ou Dieu, j'me paume à chaque fois) a dû encore en faire des trucs pas ordinaires pour qu'on soit en vacances. Drôles de vacances, d'ailleurs, puisqu'on a caché mon saucisson de p'tit déjeuner vendredi dernier (vous savez, le jour où faut pas bouffer d'viande sinon directo enfer. Brrr.).

Alors quand on est en vacances, quoi faire? Quand on a rien à faire! Quand on habite la campagne normande où les M.J.C. sont encore plus rares que les anarchistes! On écoute la radio pensez-vous? Non, dans not' pat'lin on cause pas anglais et comme y a qu'ça dans l'poste! Alors on reçoit nos amis, on discute, on lit les « Libertaire » en retard et on s'reunit pour faire not' cure de Ferré, Ferrat, Gougau, j'en passe et des meilleurs... et puis on bouquine pas les bouquins du « cercle des paroissiens, bien entendu, mais de bonnes vieilles vitamines « Bakounine », ça, ça fortifie, au moins!

Parfois, on va s'promener dans la forêt car y'a encore des espaces verts chez nous, des forêts, si vous voyez ça! Et le soir on r'garde la « télé », la plupart du temps on s'endort devant (c'est pas d'not' faute); par contre,

l'aut' jour, on s'est senti renâtrer avec « Regain ». Ah! là! là! Cet homme devant sa joie de création, sa terre, cet homme pleurant devant deux pains, ça nous a fait plaisir. Et vous! Bandes de couillons d'bourgeois d'Parisiens qui dites à vot' boulanger: « Non, pas celui-là, il est trop cuit! Vous l'avez vu ça? Le lendemain on a remis ça. « Celui qui doit mourir » (le Christ recrucifié), not' curé il est pas sorti d'la journée même que pour le 1^{er} avril on voulait lui mettre un « maquereau d'avril » dans l'dos! Bah! on s'est dégonflé, que voulez-vous en tirer de celui-là!

Enfin, tout ça pour vous dire qu'ici on est un peu seul parmi les « gaulistes », mais que quand même on s'amuse bien et aussi pour vous envoyer des petites bouffées de vacances, à vous qui ne bouffez, hélas! que des bouffées de gaz-oil!

Enfin on compte sur vous, dès que « Le Monde Libertaire » paraîtra, faites une petite prière pour que Dieu se casse la queue de là-haut, comme ça, à nous, ça nous fera encore des vacances, O.K...

Jean-Claude FRANÇOIS.

Clins d'œil

PREPARONS-NOUS ET... PARTEZ

Plusieurs milliers de personnes ont manifesté à Washington en faveur d'une « victoire militaire américaine ».

Aux dernières nouvelles, elles ne se seraient pas encore engagées.

FAIS PAS LE ZOUAVE

Le grenadier du pont de l'Alma, dont on a jugé sans doute la faction suffisante, quittera son poste et cessera de se mouiller les pieds aux heures de crue auprès du célèbre zouave.

Mais ne vaudrait-il pas mieux relever d'abord ceux qui ne sont pas en bronze?

UN HORS-LA-LOI

Pas sympathique du tout et qui répond au nom inquietant de Nixon. C'est du moins ce qu'affirme Francis Sargent, gouverneur du Massachusetts qui déclare la guerre du Vietnam inconstitutionnelle.

Mais pour nous y a-t-il des tueries qui ne soient pas hors la loi?

UNE HEUREUSE MESURE

Il n'y a plus de ministère de la Jeunesse en Tchécoslovaquie. En effet, pourquoi un ministère de la Jeunesse quand on a tué celle-ci?

LEUR VIOLON D'INGRES

« Qu'allons-nous devenir, bon Dieu! si les voleurs vont courtiser saint Jacques et le mettre [des leurs?] » disait Victor Hugo dans Ruy Blas.

Et c'est à lui qu'ont dû penser les trafiquants de drogue lorsqu'ils ont choisi comme homme de paille le prince Rachid Ahmad Abbasi, ambassadeur du Pakistan à Tunis.

Qui dit mieux?

PARTICIPATION

M. Michel Debré invite les militaires à participer à la rénovation des armées.

Le ministre de la Justice, pris d'émulation, inviterait les condamnés à mort à participer à la rénovation des guillotines.

EXEMPLE A ETENDRE

La vente des souvenirs nazis est interdite au marché aux puces.

Regrettons que cette mesure ne soit pas étendue aux législateurs responsables de lois scélérates.

PRECISIONS

On vient d'arrêter un gardien de la Paix auteur de plusieurs agressions.

Il ne s'agit pas de celles commises dans les commissariats.

Les prisons ne suffiraient pas.

A rebrousse-poil

par P.-V. BERTHIER

Chargé du désarmement

Il y a dans le gouvernement britannique un poste que doivent convoiter tous les amateurs de sinécures : celui de ministre chargé du désarmement.

En quoi peut bien consister la tâche d'un ministre chargé du désarmement en un temps où l'on ne désarme pas? Quelle que soit sa mission, elle doit lui ménager de vastes loisirs, et je ne serais nullement étonné qu'un de ces jours on voie apparaître en librairie ses Mémoires en de nombreux volumes.

Cependant, s'il prend ses fonctions à cœur, il est au moins un travail qu'elles lui commandent, semble-t-il, d'assumer. Expliquons-nous.

Dans le même gouvernement anglais où siège ce ministre chargé du désarmement, il y a un autre ministre, dit ministre de la Défense nationale, dont le rôle consiste à assurer, accroître, parfaire l'armement du pays.

A mon humble avis, le moins que puisse faire, pour justifier son existence, le ministre chargé du désarmement, c'est d'annuler l'un après l'autre tous les décrets que prend son collègue chargé de l'armement.

Besogne délicate, certes, et contestable, si l'on songe que tous les membres du gouvernement sont unis par la solidarité ministérielle; mais à quoi sert le responsable du désarmement si, loin de s'opposer aux mesures du responsable de l'armement, il se déclare solidaire — c'est-à-dire complice — de lui?

Le Ministre chargé du désarmement dans le gouvernement britannique me paraît donc être un fantôme de ministre, doté de fonctions abstraites et d'une autorité immatérielle.

Mais attendez... Je ne vous ai parlé jusqu'ici que du gouvernement en place, celui de M. Wilson, composé, vous le savez, de Travail-

Or, en Grande-Bretagne, où deux partis occupent tour à tour le pouvoir, celui que le sort des urnes laisse momentanément dans l'opposition fait semblant de gouverner, pour ne pas perdre la main, et constitue à cet effet ce qu'on appelle un shadow cabinet, autrement dit un ministère fantôme. (En argot français moderne, on dirait : un ministère-bidon.)

Les Conservateurs, qui sont actuellement sur la touche, ont donc en ce moment un shadow cabinet, qui feint de gouverner l'Angleterre et dont le simulacre est, pour les politiciens qui le composent, une sorte de stage de recyclage.

Eh bien! dans le ministère-bidon des Conservateurs, il y a aussi — pour la forme — un ministre de la Défense nationale, qui est chargé de l'armement, et, bien entendu, un ministre chargé du désarmement.

Ne me demandez pas ce que ce dernier peut bien faire... quand il s'enlaine à l'exercice futur de ses fonctions. Il est un fantôme, dans une sinécure d'illusion où il désarme des esprits.

Semblable à cette ombre de cocher qui brossait l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse!

P.-V. BERTHIER

P.S. — Quelqu'un qui lit par-dessus mon épaule me dit que je suis un pauvre ignorant, et m'assure que les ministres chargés du désarmement ont, dans les pays où il en existe un, une activité débordante. D'abord, ils ont des pourparlers incessants avec leurs homologues du monde entier, et ils échangent entre eux des notes et des rapports, dont la somme pourrait meubler des bibliothèques. Cela depuis de nombreuses années, et jusqu'à ce jour sans succès... mais aussi sans découragement! Ensuite, ils assistent à tous les débats et à toutes les cérémonies où leur gouvernement doit être représenté, notamment aux revues militaires, et même, m'affirme-t-on, aux grandes manœuvres. Détail intéressant : quand ils passent devant une sentinelle, elle est tenue de leur présenter les armes!

Propos subversifs

De l'eau bénite pour le spirituel du pays pour le temporel

Ça déchristianise dur en Italie. Une bagarre a éclaté entre poulets et « contes-pater » qualifiés « d'anarchistes » en tout cas peut-on dire pas catholiques. A moins qu'avec les affaires de célibat et de divorce le vertige ait pris certains. Donc, le Popaul VI en tournée de prêchi-prêcha en Sardaigne, à Cagliari, dans le quartier de Sant Elia, ghetto peu « Saint », le plus « miserere » en voie de démolition pour faire place à un quartier résidentiel.

Popaul entra seul chez une mère de six enfants paralysée et vivant couchée, sans défense, quoi!

En sortant de la mesure au coin de la rue, une bande de « casseurs », comme dirait Marcellin (« Caserio » en italien) lapida son cortège.

Son chauffard démarra sur les chapeaux de roues, si bien que s'étant dressé pour bénir la foule, il retomba d'un seul coup sur son saint siège. Enfin, chaque chose à sa place, l'eau bénite pour le spirituel, le pavé pour le temporel.

Une histoire à se taper le cul sur le spirituel, avec ces sacrées conceptions matérialistes.

Il ne fut, paraît-il (d'après « Le Monde », journal sérieux) informé des incidents que beaucoup plus tard, ayant certainement à s'occuper sur le coup de ses fesses en pareil cas.

Ce qui n'empêche pas d'ailleurs ledit « Monde » de nous communiquer que le Pape s'est prononcé contre la « déformation » des faits dans la presse. Et les « faits divers » sont une bonne affaire. L'exécution de Jésus-Christ en fut un cas de taille. En son temps, il ne fut rien d'autre qu'un chien écrasé. Non, c'est vrai, le christianisme n'a pas été fondé par le P.S.U.!

Et on a failli récupérer un nouveau martyr, un nouveau Jésus qui en attendant a été canardé avant d'être canonisé, on l'a échappé belle. Ah! ces « journalistes ».

Les temps ont changé, on s'informe et un pareil gus (déguisé en hippie) ne donne plus le change. La jeunesse a pris à raison le Saint Père pour une bille de clown.

D'après un tuyau sérieux (« Le Canard enchaîné », le Pape aurait répondu aux « anars » : le « Vatican n'est pas riche ». A remarquer que le Pape n'a pas dit qu'il était pövre. Il investit, il cogestione, il gestione, il n'a pas d'argent de poche, comme un homme d'affaires, il fait la quête, lui demander des pions c'est lancer un pavé dans la mare au point qu'il en est tombé sur le cul.

Vingt-six démystificateurs emmenés au bloc, revivifiant courageusement l'anticléricalisme dit vieillot, d'un autre âge.

Tombant pile sur le temporel et le spirituel associés dans le capital.

LE PERE PEINARD.

Lénine est bien mort

« Il est tout à fait probable que, dans beaucoup d'États de l'Europe occidentale, la révolution éclatera très prochainement » Lénine (Discours sur les thèses au premier congrès de l'Internationale communiste, mars 1919).

Lénine a cent ans. Partout, des greniers marxistes, on ressort les vieilles reliques de la politique du maître. Maître à n'en pas douter, et seul à bord après Dieu, dernier à quitter le bateau en cas de naufrage, et ce bien avant que le président Mao ait traversé le Yang Tsé à la nage, sous les regards admiratifs et crédules de millions de Chinois bernés à la sauce biblique de la rougeole.

Lénine est une vieille chose, une chèvre pour intellectuel de salon. Homme de cœur, à ce qu'on dit, de son vivant du moins, car depuis sa mort (1924) il ne cesse de provoquer des querelles entre ses disciples. Lénine, la bête, la chose intellectuelle, qui mangea et pissa, qui rota et renversa les servantes sur les pelouses de sa maison de campagne, ne m'intéresse pas. Non plus les braillements des vaillants marxistes, qui se souviennent un peu, comme ça, grâce à la terrible marche de l'histoire, de la Révolution bolchevique et de la dictature du prolétariat. Lénine, poule aux œufs d'or, a pondu la vérité du socialisme. Le Parti communiste a couvé, et le poussin n'est toujours pas né. Lénine a dû faire une fausse couche! Qu'on meugle, qu'on placarde affiches, qu'on diffuse tracts, qu'on organise des meetings pour rappeler que l'homme à la barbichette était le révolutionnaire du siècle, ne m'importe guère. Lénine est mort, quoi qu'on fasse. Lénine n'a pas eu raison; l'histoire, cette histoire qu'il chérissait tant parce que « moteur de la lutte des classes », lui a donné tort. Le léninisme n'a pas sauvé le monde, la classe ouvrière encore moins. Il a simplement berné d'honnêtes socialistes qui ont cru que le chemin de la libération internationale passait par celui

du centralisme démocratique et de la dictature du prolétariat. La dégénérescence du marxisme et du léninisme sont autant de preuves de l'évidente justesse des idées libertaires.

Mais ce n'est pas cela qui nous intéresse. Après tout, que Lénine ait eu raison ou tort, nous nous en moquons. Nous connaissons assez de jeunes laïques « cocos », de moins jeunes tribuns du même horizon, de dirigeants moins jeunes encore, pour qui Lénine sera l'occasion de redorer un blason depuis longtemps terni. La politique du souvenir est celle de ceux qui n'osent plus faire l'histoire présente : Lénine est un vieux bougre qui ne sert plus qu'à décorer les bibliothèques et à distraire les cellules du Parti. Pour ceux que la Révolution intéresse, Lénine n'aura fait que passer. Qu'on laisse le maître reposer en paix dans son mausolée, même... s'il a bien mérité de l'histoire quelques lignes élogieuses de M. Ferniot, qui sait toujours de quoi il parle.

Lénine est bien mort. De grâce, qu'on ne le déterre pas. Nous y découvririons des vers et une odeur de décomposition auxquels nous ont déjà habitués les camarades du Parti. Quand un homme pourrit, même s'il s'agit d'un « grand révolutionnaire », qu'on ne tente pas d'en faire un nouveau Christ en ressuscitant son cadavre.

Camarade Lénine, tu as bien mérité du folklore socialiste!

Emile PLEUGDENEUC.

« L'ENCYCLOPÉDIE ANARCHISTE » rééditée...

« L'ouvrage de base de toute culture libertaire », épuisé depuis longtemps, est réédité par nos camarades espagnols de CARACAS (Venezuela).

Chaque fascicule (de 48 pages) est vendu au prix de 5,50 F
15 fascicules ont paru à ce jour. La parution doit être mensuelle. 200 exemplaires restent disponibles.

Commandes et correspondance à :
Groupe « SEBASTIEN-FAURE »
7, rue du Muguet,
BORDEAUX

PETITES ANNONCES

Jeune homme, absolument ignare sur tous les problèmes, analphabète et présenté par l'U.D.R., cherche place de speaker à la Radiotélévision française.

Ecrire à M. Pompidou qui fera suivre.

DRESSONS-NOUS FACE AUX LOIS SCÉLÉRATES

M. Chaban-Delmas vient de prononcer la plus imprudente des paroles, en déclarant que les casseurs devraient être les payeurs.

En effet, en ce domaine, comme en combien d'autres, les Pouvoirs publics portent plus de responsabilités que l'on n'en peut imputer à l'ensemble des particuliers.

Que l'on nous cite parmi tous les auteurs d'attentats, de voies de faits, de violences, autant de violences, de voies de faits et d'attentats qu'en commet journellement la police ?

Qu'il nous souvienne de mai 68, des matraquages de passants, des arrestations arbitraires, des passages à tabac — allant jusqu'à rendre infirmes ceux qui y étaient livrés, des viols de filles dans les commissariats, dont les C.R.S. et leurs chefs hiérarchiques auraient aujourd'hui à rendre compte et à payer les frais.

Qu'il nous suffise d'ouvrir un journal, et nous apprendrons quotidiennement que de pareilles méthodes se poursuivent, auprès desquelles les heurts des étudiants, les routes barrées ou les déprédations de lieux publics par diverses catégories sociales, ne sont que jeux inoffensifs.

impunité, quand le gouvernement va consacrer ses efforts et nos deniers à commémorer l'anniversaire de la « libération » et notre « victoire sur le fascisme ».

Quel meilleur hommage à ce fascisme que ce projet de loi amenuisant un peu plus les droits de l'individu, garrant plus complètement la liberté et nous acheminant plus insensiblement vers la dictature !

Au nom d'une responsabilité collective, tout incident sera imputable aux organisateurs d'une manifestation interdite.

Cela rajeunira singulièrement ceux qui ont connu le temps des otages et des exécutions collectives.

Il suffira d'un provocateur stipendié par un parti adverse ou par la police pour que cette même police vous mette la main au collet et vous livre à la justice qui, sous couvert de la liberté, attentera à la vôtre et à vos biens.

Et cela le plus légalement qui soit.

Devant ce danger qui menace tout citoyen d'embastillement, il importe à tous ceux qui ont encore le sens de l'humain de protester et de se serrer les coudes, de se retrouver et faire front.

« La violence, qu'elle se réclame de la droite, de la gauche ou de nulle part, est toujours la violence. Elle porte en elle tous les maux : la destruction de la société, le renversement de la République, c'est-à-dire la mort de la liberté. Le gouvernement a le devoir de la conjurer. »

Le P.C. défenseur de la République de M. Pompidou et de la société capitaliste et recourant à elles pour faire régner l'ordre, voilà qui en dit long sur son révolutionnarisme, car c'est M. Ducloux (si nous osons le dire) qui tient ces respectables propos.

Ce qui importe aujourd'hui, c'est que les autres, ceux qui s'élèvent contre les lois scélérates, opposent au fric-frac des consciences que le gouvernement met en place une résistance inspirée par le plus sacré des droits et des devoirs : la défense de la liberté.

Que cette union se réalise sans équivoque, que ceux qui y participeront, tout en gardant leurs divergences, leurs oppositions même, se dressent d'un même élan contre le mauvais coup qu'on leur prépare.

Si cependant pareil attentat à la raison et à la personne humaine devait voir le jour, nous proposons que, par mesure rétroactive, ceux qui ont été les promoteurs de la guerre 1939-45 soient les premiers à passer en jugement.

Il s'agit là d'un conflit assez « séditionnel » et ayant entraîné suffisamment de « pillages » pour être « imputé aux chefs, auteurs, instigateurs et provocateurs qui seront punis comme coupables de ces crimes et délits et condamnés aux mêmes peines que ceux qui les auront commis ».

Nous ne faisons que reprendre les textes du projet de loi.

Certains de ces responsables sont encore de ce monde, et n'ont pas assez du reste de leurs jours pour expier d'avoir été les complices d'un pareil crime.

(1) Un projet de loi est en cours pour la défense de la liberté individuelle. Il invoque les incursions d'une certaine presse dans la vie privée de ceux qu'elle met en cause. Mais ne nous leurrions pas, en cas de vote acquis, l'application des textes de la loi protégera l'existence intime de nos ministres des indiscretions de journaux scandaleux, mais ne sauvegardera pas les particuliers de celles dont ils sont l'objet, à commencer par les tables d'écoute, branchées par la préfecture, sur les lignes téléphoniques des « suspects ».

Bandes d'ordures !

par Gérard GEDELWEISS

Un jour, les hommes, d'orgueil, amoncelèrent, ici et là, des tonnes d'ordures, cochonneries et autres, des tas, des montagnes d'ordures avec l'espoir secret et malicieux de rendre une petite visite, discrète, au maître-créateur pour lui passer un savon.

Dans la pâle fraîcheur de l'aube, on peut les voir, sales, maigres, ces travailleurs à la gueule brune, noire ; regardez-les, gens qui passez, la narine pincée, regardez-les bien : ils ramassent votre merde. Soyez-en fiers de votre merde, parce que dans le pays qui crève dans leurs yeux, la merde on la bouffe, et c'est propre !

Les éboueurs se sont mis en grève pour dénoncer leurs conditions de travail et leurs salaires de famine situés au plus bas de l'échelle. Le problème de l'accroissement du volume des ordures s'est posé après la guerre du fait des constructions modernes, de la surpopulation des grands centres urbains, le travail s'en est trouvé accru, mais quantitativement, le personnel n'a pas changé. L'aggravation des conditions de circulation a également entraîné des embouteillages, les voitures garées au bord des trottoirs, etc., le matériel utilisé est archaïque, il ne s'est pratiquement pas modernisé depuis le début du siècle.

Toutes ces conditions ont évidemment entraîné des revendications compréhensibles, mais la principale reste au niveau des salaires. Après 24 ans de service, c'est-à-dire à la veille de la retraite, le salaire d'un éboueur est aux environs de 1 200 F ; les débutants ne reçoivent qu'un salaire de 700 F.

La répugnance des Français pour ce genre de travail et les rémunérations dérisoires conduisent l'administration de la fonction publique à engager des travailleurs étrangers, des Noirs pour la plupart : ils représentent les 2/3 des quelque 4 000 éboueurs parisiens. Leur condition d'étrangers permet une exploitation accrue ; ne bénéficiant pas des statuts de la fonction publique (du fait de la fluctuation constante des travailleurs étrangers), ils constituent un sous-prolétariat misérable, entassé dans les taudis, contractant des maladies et n'ayant pas, s'ils sont victimes d'un accident de travail, de sécurité de salaire ou de fonction.

L'intervention de l'armée pour le débarrasser montrait clairement que le gouvernement refusait le dialogue ; pour attirer les trouffions, le ministère offrait des primes, les considérations de salubrité publique n'étaient qu'un prétexte, il s'agissait en fait, après la tentative du « laisser pourrir », afin de dresser la population contre les grévistes, de couper l'herbe sous le pied aux revendications. Le pouvoir reste en tout état de choses ce qu'il ne cessera jamais d'être : une bande d'ordures.

Merci, gentil Noir, merci pour cet arôme merveilleux qui montait des trottoirs, un peu d'air pur, le pif coincé entre deux pots d'échappement. Merci pour ces fleurs de la putréfaction (comme quoi un fumier est un fumier, qu'il soit de vache ou de « veau »). Merci parce que j'ai vu un chat, un vrai, un greffier à l'œil mauvais, plonger sa gueule dans une alléchante poubelle, à ses pieds des moineaux picorant des miettes de pain.

devriez rougir. Ça ne se fait pas des choses pareilles ! Si votre cause est noble, défendez-la noblement ! Pas en enlevant des Occidentaux paisibles qui ne font que leur dur labeur. Vous avez des idées ? Exprimez-les ! On est en démocratie, on en causera. Ça fera la joie des Cercles d'études de M. Garaudy... Mais ne tuez pas d'honorables ambassadeurs ; ça fait négligé...

Deux catégories de gens ne sont pas en sécurité sur cette terre : les petites filles dont les parents ont de l'argent et les ambassadeurs. Que les petites filles apprennent les folles griseries du paraté ; que les ambassadeurs se fassent représenter par des repris de justice déjà condamnés par la société : voilà qui nous permettrait d'avoir le repos tranquille. Car, tant que tous les citoyens ne se sentiront pas en sécurité dans la rue, nous n'oserons plus sortir de chez nous : nous tremblons, nous prions, nous en appellerons au sens civique des pouvoirs.

Qu'il s'en trouve un seul pour dire que ce n'est pas ça, la République !...

(1) Si un acte est inqualifiable, il ne peut être odieux car, dire qu'il est odieux, c'est le qualifier !

par Maurice LAISANT

Comment la loi s'appliquera-t-elle, ou plutôt ne s'appliquera-t-elle pas, aux responsables policiers et à leurs chefs ? (Ça monte jusqu'au président de la République.)

Voici des faits que nous relevons entre mille :

— Mlle Marie-José Buet, étudiante à Grenoble, a porté plainte pour violence contre les gendarmes.

— M. Minkowski et deux de ses amis sont interpellés par les agents alors qu'ils se rendaient au cinéma, puis arrêtés pour le seul fait d'être lecteurs d'un journal d'extrême-gauche et, ensuite, rossés le plus démocratiquement qui soit par les sbires d'une V^e République qui s'expriment par ce seul regret : « Dommage qu'on ne soit pas de la Gestapo. »

Où est le respect et la défense de la liberté humaine — si cher au cœur de M. Chaban-Delmas qu'il songe à la protéger par des articles de lois (1) — et qui paiera la casse ?

Il est assez égayant, soit dit en passant, d'apprendre de tels faits et leur

Quelle sera l'attitude de cette fameuse gauche parlementaire ?

Il y a tout à attendre et tout à craindre d'elle.

Que peut-on espérer d'un parti socialiste qui a mobilisé le contingent pour le lancer dans la plus impérialiste des expéditions ?

Que peut-on espérer d'un parti communiste dont les ministres votaient les crédits de la guerre d'Indochine, dans le même temps où il feignait de s'en indigner dans la rue ? D'un parti communiste qui, lors des événements d'Algérie, a accordé les pleins pouvoirs à Lacoste, le tortionnaire ?

Ce qui peut nous échoir de meilleur est qu'une peur salutaire et un minimum de clairvoyance fassent craindre à ces acrobates de la politique d'être quelque jour victimes de la machine qu'ils dresseraient pour d'autres.

Là s'arrêtent nos espérances.

Car sur le fond, que peut-on attendre de ceux qui s'expriment de la sorte :

ENLEVEZ, C'EST PESÉ...

par Arthur MIRA-MILOS

L'enlèvement est-il devenu à la mode ? Depuis quelques mois, il ne se passe pas une nouvelle lune sans qu'un petit « Jules » disparaisse, qu'une petite fille se fasse « violenter » dans les bois de Meudon, qu'un ambassadeur mette les voiles (et les ailes) pour l'Au-Delà (source). Après les détournements d'avions, la gente racaille se replie sur les détournements de mineurs en passe de devenir majoritaires, cela va de soi.

Vous vous rappelez la petite Sophie, celle qui était si mignonne, qui chantait « Lève la jambe... » sans zozoter et qu'un affreux job avait enlevé du foyer quotidien. Cent millions qu'ils avaient donnés, les parents, pour récupérer leur même, et ça en avait ému des gens bien ! Un sauvage qui kidnappe une petite innocente et qui réclame tant de fric, c'est quand même scandaleux. Surtout qu'avec ces cent millions-là, les parents avaient décidé de s'acheter plein de villas exotiques sur la Côte d'Azur, qu'ils auraient louées à des estivants parisiens blasés : une bonne œuvre en quelque sorte, qui vaut bien le Club Méditerranée. C'est quelque chose l'argent quand même ! Mais la Justice rôdait, la truffe en éveil, et hop, le coupable a été arrêté, banni, mis dans le trou de la morale et réduit à l'impuissance. Entre-temps, pour se consoler d'avoir rendu la petite Sophie à ses « possesseurs légitimes », il avait fait un môme à sa maîtresse, la belle et ténébreuse Thérèse (comme l'écrivait Mauriac) et c'est ce qui permit à la police de mettre la main sur lui. Là, c'est très moral : l'argent a été récupéré avant que notre homme ait eu le temps de le gaspiller en faisant la foire ou en le donnant aux pauvres qui n'ont que ce qu'ils méritent.

Il y a quelque temps, c'est avec un taxi de la compagnie G7 qu'une autre petite loupiote, pas très lumineuse, a été enlevée. Là, trois millions seulement. Il est vrai que, d'après les compagnies d'assurances, la vie d'un être humain (c'est-à-dire que sont exclus du compte ministres, banquiers, notaires, curés, militaires... qui ne

sont que des bêtes !) est encore tarifée à plus bas prix, mais quand même, ça ne fait pas lourd. Avec trois millions anciens, de nos jours, on ne va pas loin... même en taxi. A l'heure qu'il est, et grâce à Kelton, la reine des bières, on n'a pas encore réussi à mettre la main sur le ou les auteurs de cet « acte odieux et inqualifiable » (1). Le père était heureux de retrouver sa fille, la mère l'a grondée parce qu'elle avait manqué ses cours à l'école ; il n'y avait que la petite qui faisait une sale bouille d'avoir retrouvé papa-maman, la belote, le bridge, la télé, les engueulades, les « mets-pas-tes-doigts-dans-ton-nez-à-table », les « si tu n'as pas ta moyenne, on te fout en pension », les oncles-tantes, cousins-cousines, etc. Elle était même contente car elle a pu parler au poste, à « Europe 1 », en disant qu'elle n'était pas fatiguée et qu'elle recommencerait dès que ce serait possible pour bien montrer qu'elle n'était pas du genre trouillard. Ah ! les gosses ! Quelle ingratitude ! A part les faire, on ne tire aucune satisfaction d'en avoir, si ce n'est s'en débarrasser...

Et là-bas, dans un quelconque pays d'Amérique, les gauchistes ploutocrates ont liquidé un ambassadeur, le comte von Quééchoz, natif d'Allemagne occidentale, of course, la Bonn. Si vous ne libérez pas nos copains emprisonnés, « ultimatumément » les hors-la-loi, on vous rendra votre ambassadeur à l'état de viande froide. Ce qui fut dit fut fait : Amen ! (dommage qu'à l'époque de Claudel il n'existait pas encore de petits rigolos de ce genre. On n'aurait pas droit aujourd'hui à l'infect recueil de « Poésies complètes » du célèbre bigot-politicien-poèteux). Aussitôt, la presse, unanime, s'empressa (bien sûr) de publier toutes sortes de tartines pour montrer combien l'ambassadeur sacrifié était un brave homme qui ne buvait pas ou à peine, qui avait une femme, des gosses, de la considération, six maîtresses dont trois danseuses et deux ministres (la « sixième » étant sa fleuriste), la croix du Club nautique de Lausanne, bref, un véritable démocrate, un homme de cœur et de bon goût, une victime innocente.

Mes amis révolutionnaires d'Amérique du Sud, vous

A QUAND LES COLONELS ?

Question idiote, répondront certains, la France et le peuple Français avec un grand F n'accepteront jamais un tel état de fait. — Parfait. — Alors, à quand « la dictature de la Nouvelle Société Pampidou-Chaban venue au secours d'une majorité silencieuse, majorité aux prises avec de « nouvelles formes de délinquance » et avec une jeunesse assoiffée de destruction, appelant à la Révolution et pire, eh oui ! Monsieur, pire, à l'anarchie !

Mais, direz-vous comment peut-on parvenir à passer d'une très démocratique République n'aspirant (c'est vrai, ça, c'est Georges qui l'a dit au poste) qu'à subvenir au bien-être de chacun, à un Etat de type fasciste ? La recette est simple : il suffit de prendre un pays dont les structures économiques ont une fâcheuse tendance à s'effondrer un peu plus chaque jour, de prendre un gouvernement qui, devant les malaises croissants n'a plus en sa possession qu'une solution lui permettant de maintenir les privilèges de ceux qui le soutiennent : renforcer ses pouvoirs à l'extrême.

Pour museler le développement de tous les mouvements de mécontentements, pour faire supporter aux classes défavorisées les tares d'une société pourrissante, il existe deux moyens : l'intervention directe de l'armée, toujours prête à apporter son aide quand ce genre de besoin se fait sentir, ou la préparation minutieuse de l'opinion publique par les moyens habituels (presse, radio, etc.) à un renforcement légal (qui dit légal, dit loi) du pouvoir gouvernemental.

Il nous faut, d'ores et déjà (quoique certains puissent en penser), éliminer la possibilité de nous éveiller un beau matin avec des chars fleurissants au coin de nos rues ; cette façon d'agir risquant de réveiller subitement la masse silencieuse et de lui faire (oh ! miracle) se poser quelques questions.

Non ! le gouvernement Pampidou-Chaban n'a aucun intérêt à s'engager dans une telle aventure alors qu'il est en possession de tous les moyens lui permettant d'arriver au même résultat de façon quasi officielle.

Le processus de fascisation est engagé depuis déjà assez longtemps pour que nous puissions le diviser en différentes phases et nous apercevoir que sa finalité ne nous est plus très éloignée dès à présent.

Lors des événements de mai 68, le gouvernement s'était heurté à l'unité de toutes les classes laborieuses et s'était alors vu dans l'obligation de faire front en bloc. Une telle politique l'avait contraint à céder du terrain. La première préoccupation du tandem Pampidou-Chaban a été de diviser les mouvements, qu'ils soient ouvriers ou étudiants, en portant, sous le couvert de dialogue, les revendications sur un terrain purement corporatif. L'attaque portée en mai 68 à la forme capitaliste de la société s'est alors disloquée en une multitude de querelles internes où chacun ne voyait plus que l'amélioration égoïste de ses propres intérêts. Ainsi, l'on se battait contre la patente et l'assurance maladie chez les commerçants, contre l'interdiction d'ac-

cès à telle ou telle autoroute chez les routiers, pour une augmentation de salaires ou de meilleures conditions de travail chez les enseignants, pour la diminution de la journée de travail à la S.N.C.F. ou aux P. et T.

MAIS JAMAIS LE SYSTEME N'ETAIT LUI-MEME OUVERTEMENT REMIS EN CAUSE !

La seconde phase consista à isoler à l'intérieur même des masses, une minorité que l'on pourrait identifier aux yeux de la « majorité silencieuse » comme les destructeurs de la société, les fauteurs de troubles et les responsables des malheurs de tous. Quel meilleur bouc émissaire qu'une jeunesse n'ayant pas toujours trouvé de moyens d'action vraiment efficaces et s'attaquant plus souvent aux murs qu'aux véritables responsables. Alors à grand tapage, la presse bourgeoise dénonce les maoïstes, les anarchistes, les provocateurs, tous ceux qui ne pensent qu'à détruire, tous ceux qui sont responsables de tous les déboires. Vous voulez du sensationnel, alors, achetez « Paris-Jour », vous y verrez ces féroces barbus, le poing levé qui, après avoir détruit, ose encore protester contre l'intervention des représentants de l'ordre, vous les verrez se rendre à des meetings au lieu d'aller au cours. Regardez, braves gens, voilà où passent vos impôts — dans l'armement, osent-ils dire ? — mais non ! dans la reconstruction de ce qu'ils ont détruit.

Regardez-les hurler à la Révolution, regardez-les à Nanterre héberger les

par Jean-Pierre PORCHET

gosses des bidonvilles dans ce qu'ils appellent des crèches sauvages — sûr qu'ils espèrent être considérés comme des humanistes et pouvoir ainsi nous assaillir plus aisément avec leur propagande.

Ce que la presse bourgeoise oublie de dire, c'est que partout, étudiants et lycéens sont exclus pour activités politiques, c'est que des enseignants sont expulsés pour avoir osé défendre leurs élèves, c'est que chaque jour des militants diffuseurs de journaux sont appréhendés, c'est que la pratique de la vérification d'identité s'étend de plus en plus, c'est que la répression se propage en milieu ouvrier.

Mais le mécontentement s'amplifiant, la répression même quotidienne ne pouvait suffire au renforcement du régime. On s'essouffait à force de frapper un peu partout à la fois. Mieux valait sévir une fois pour toutes. L'agitation étudiante allait servir de prétexte pour réprimer toutes les couches mécontentes. C'est là que sont intervenues les nouvelles lois scélérates.

— Les étudiants contestent à l'université, alors on crée une police spéciale : « 300 hommes à vocation éducative puisque pour la plupart, ayant été C.R.S., moniteurs de plages, dont nous pouvons

penser que le nombre effectif sera de 500 » nous annoncent « France-soir » et le « Parisien dit Libéré ! »

— L'occupation des locaux se fait de plus en plus fréquente, alors on punit de prison toute « violation » de domicile ou de lieux publics (3 mois à 2 ans pour personne seule, 6 mois à 4 ans pour un groupe). Essayez donc d'occuper un ministère à vous seul !...

Qui peut actuellement prétendre que cette loi visant les lieux publics et les domiciles privés ne s'étendra pas rapidement aux usines et lieux de travail... Qui peut oser prétendre que l'ouvrier, après s'être vu, par l'intermédiaire des contrats de progrès restreint son droit de grève, ne le verra pas bientôt totalement supprimé ?

A quand la prison pour pallier le chômage ?

Le dialogue que propose le gouvernement ne semble pas être suivi par la masse qui s'aperçoit de plus en plus chaque jour que le vrai terrain de lutte est dans la rue. Alors, l'on fait une loi punissant d'emprisonnement tout participant à une manifestation ou à un meeting interdits (un décret de 68 interdit — comme c'est étrange — toute manifestation à Paris). Erreur, direz-vous, le texte de la loi ne prévoit de peines de prison qu'uniquement en cas de dégradations ou d'affrontements. Nous qui connaissons bien l'honnêteté de M. Marcellin, n'oserions en aucun cas penser qu'il pourrait lui venir l'idée de truffer les manifestations de flics en

civil qui auraient subitement l'envie d'insulter leurs petits copains d'en face ou de jeter quelques pavés dans les vitrines !... Et pour couronner le bouquet, le projet de loi veut identifier l'individu au groupe, c'est-à-dire que toute manifestation appelée par une organisation quelconque ayant dégénéré, ce ne sont plus les individus composant le groupe qui seront entraînés devant les tribunaux, mais l'organisation elle-même qui sera placée sous le joug de la loi.

Une telle loi visant à remplacer la responsabilité individuelle par la responsabilité collective n'avait pas vu le jour depuis l'avènement de Hitler au pouvoir !

Le mouvement ouvrier s'expose chaque jour à une répression accrue.

Devant un tel état de fait, il faut savoir dépasser les divergences idéologiques. Il faut, dès à présent, prendre ses responsabilités. Une barrière vient d'être dressée entre les Français : d'un côté seront tous les défenseurs de l'ordre, tous les exploitateurs et tous les traîtres à la classe ouvrière ; de l'autre seront ceux qui refusent l'autoritarisme, l'oppression, le capitalisme et son refuge ultime, le FASCISME !

Il faut espérer que nous serons les plus nombreux.

Jean-Pierre PORCHET.

ÉPREUVE DE FORCE DANS L'IMPRIMERIE

LA grève de l'imprimerie Georges Lang, 11, rue Curial, à Paris (19^e) défraie depuis quelques jours la chronique sociale parce qu'elle met aux prises de la réalité de la lutte des classes deux mille six cents travailleurs, cadres et employés inclus.

L'imprimerie Georges Lang est, précisément un des plus importantes d'Europe puisque plus de deux cents travaux d'imprimerie y sont effectués, depuis la confection d'une partie de « L'Express » jusqu'à « Détective » et « Jours de France ».

« Life » est déjà parti en Hollande, « Noir et Blanc » en Belgique, les encarts de « L'Auto-Journal » en Italie, tandis que l'imprimerie de labeur Paul Dupont se substitue à Georges Lang pour la partie de « L'Express » visée. La peau de chagrin se rétrécit ainsi chaque jour, amenant l'asphyxie lente par la fermeture progressive d'ateliers comme celui de l'héliogravure.

Dans ces conditions-là, devant la menace très sérieuse de quarante licenciements et du lock-out de l'imprimerie par sa direction des débrayages successifs de quatre heures étaient observés jusqu'à celui de huit heures dans la nuit du 29 au 30 avril, qui a fait déborder le vase, et les dirigeants fédéraux voulant négocier avec le patronat un accord national sur l'emploi permettant :

1° L'adaptation du personnel au nouveau matériel ;

2° Des mutations internes, soit à l'intérieur de l'établissement concerné, soit dans un autre établissement de l'entreprise.

A ce propos, il nous paraît inconcevable de recycler un travailleur parisien à Marseille, Douai ou Blois, par exemple.

L'imprimerie est devenue bel et bien une industrie en pleine évolution technique, aussi cela exige des solutions d'urgence qui peuvent se résumer ainsi :

— Solidarité immédiate dans l'action de toutes les imprimeries de labeur, de labeur-presse et de presse dans toute la France et dans l'Europe des Six et non collecte symbolique pour le seul soutien financier ;

— Boycott immédiat des travaux effectués au détriment des grévistes et chômeurs ;

— Retour aux 40 heures sans diminution de salaire et acheminement vers les 36 heures dans les deux ou trois ans à venir.

Non-cumul des retraites avec un emploi rémunéré.

S'il y a des licenciements, qu'ils visent d'abord les cumulards.

Depuis mai et juin 68 le climat social a changé ; le cahier de revendications des travailleurs de l'imprimerie Lang est tout à fait modeste (pas de salaire horaire en dessous de 6,50 F) 40 centimes pour tous.

La grève avec occupation de chez Laig est un test pour nous tous. Sa réussite par son extension à tout le labeur (grèves de solidarité) est à notre portée.

Un syndiqué du Livre.

A BAS LA TRIPLE ALLIANCE PC - CGT - PATRONS - FLICS !

Le dernier article sur Renault dans « Le Monde libertaire » (malgré la coquille de l'article), commentant l'expulsion d'un militant de la GP par les troupes du PC annonçait des purges contre les gauchistes, cela se fait aujourd'hui par petits paquets et en silence !

Mais revenons un peu en arrière, pour mieux saisir la situation au travers des derniers faits :

Le métro - les cantines - les accords - la loi scélérate - la répression - le métro : les actions contre la hausse des transports en février a duré presque trois mois à Billancourt, malgré les cris et les papiers orduriers du PC-CGT, l'action directe a payé, beaucoup d'ouvriers sont passés sans payer (rappelons pour mémoire que le PC-CGT en appelait aux... pétitions !).

Après le cassage de gueule de quelques gros bras de la RATP (des ouvriers pour le PC) ce furent les flics qui en prirent plein la gueule, aussi, jugeant que l'allergie de l'uniforme était trop forte chez les ouvriers (le commissaire de Boulogne fut à l'alfût pendant quelques jours), on expédia dans les couloirs du métro, une soixantaine de flics en civil pour arrêter des ouvriers au passage (une dizaine) ou pour en prendre en filature (deux arrestations à Trocadéro).

Les cantines : (voir réf. dernier article) après les heurts des cantines de l'île Seguin, une certaine hostilité s'est

fait sentir sur l'ensemble de l'usine contre nos autoritaires ; aussi, pour faire face à cela, le C.E. (PC-CGT) s'empressa de sortir des tracts pleurnichards et démagogiques, déclarant que solution serait trouvée pour pallier la cherté des prix si la direction prenait en charge 2,50 F par repas, ce qui permettrait au C.E. d'éponger les frais généraux (rappelons que nos champions de « pas de salaire en-dessous de 1000 F », en mai-juin 1968, payent les serveuses au taux des OS de l'usine). Les accords RNUR 70 : le parlementarisme à petite ou grande échelle étant le fer de lance du PC-CGT, gros battage fut fait à l'annonce des accords, aussi pour rappeler son aspect « démocratique », la CGT s'empressa d'organiser un référendum des travailleurs « pour savoir s'ils étaient pour ou contre la signature », quelle farce !

Quand on sait qu'il fallait répondre par un tract qui était distribué le matin et le redonner « à un militant connu de vous », l'aspect démocratique de cette consultation-bidon transpire la manipulation, surtout que n'importe quel pékin de la CGT pouvait à lui seul en signer une centaine et que distribués pour l'ensemble des usines à dix mille tracts-bulletins de vote furent Billancourt ! A part cela, rien d'étonnant que « 90 % furent pour la signature », dans la bonne lignée de mai-juin, où ces minables nous poussèrent à la reprise, l'aspect théâtral de leur consultation, n'empêche pas que beaucoup d'ouvriers comprennent que la

paix sociale, ce sont eux qui la revendiquaient !

La loi scélérate : une certaine émotion se fait sentir chez les ouvriers par le danger d'une telle loi, par le biais de celle-ci, où même si elle semble dirigée contre les groupes gauchistes, ils se sentent visés, et pour cause ! En cas de séquestration de chefs ou de patrons, de grève sauvage, d'occupations d'usines, tout cela non bény par le PC-CGT, ils seront donc tenus pour responsables et tombant sous le même coup sur cette loi.

Le PC, par contre, peut s'égosiller, il nous le prouve tous les jours dans ses tracts orduriers, cette loi, ça l'arrange !

La répression : même s'il est encore trop tôt pour faire un bilan de la répression qui s'abat dans l'usine, puisque le PC-CGT appelle à nouveau de renouveler son « action de masse » pour vider de Renault deux autres membres de la GP, ainsi que d'autres par la suite, après l'expulsion du 4 mars, il y a eu cinq licenciements silencieux dans le même département, soit pour un motif des plus cons, soit parce que, étant arrêtés par les flics pendant un jour ou deux, la direction les licencie pour absence injustifiée !

Au métro, (passant outre au matraquage habituel), des ouvriers ont été condamnés à des peines de prison.

Cette situation a pour effet que beaucoup d'ouvriers prennent du champ vis-

à-vis des autoritaires, cela ne veut pas dire pour autant qu'ils se jeteront dans les bras des gauchistes, mais sembleraient, depuis un certain temps, être cautionnés par la direction par l'intermédiaire de son syndicat-maison, le SIR, puisque celui-ci sort, depuis quelques temps de la prose, alors qu'on n'entend parler de lui qu'à la veille des élections de délégués ; un autre fait « l'Eglise », comme disent certains en parlant du PC, malgré ses roquets gueulards et ses précheurs-politiciens véreux qu'elle envoie de temps à autre devant les portes des usines pour rallier la masse à sa juste politique, perd de l'impact, puisque pour le 100^e anniversaire de Lénine, le sieur Poperen du BP, dans un meeting organisé place Nationale (malgré un effort de propagande évident) s'est mis à brailler à peine devant ses troupes (passons sur le contenu).

La conclusion de ces quelques points énumérés plus haut, développés sommairement doit, dans l'avenir, démontrer encore plus clairement la sainte alliance CGT-PC - Flics - Patrons au niveau des usines, et même si certains groupes croient encore à la récupération, ou à influencer les directions de la CGT ou du PC, à la bonne heure ! Pour les anarchistes, ces trois nominateurs ont le dénominateur commun : la répression !

Tous veulent nous passer sur le corps ! Nous, plus modestes, nous disons peut-être !

J.-P. GRAZIANI

Les syndicats... ouvriers ou patronaux ?

SABOTAGES... (Dunkerque et Lyon-Berliet)

Dunkerque : La direction des Chantiers communiques (1) : « Après les quatre incendies provoqués à bord du cargo soviétique *Onessai-Zaliv* par des « éléments gauchistes (...) chacun doit être vigilant au maximum. » Et le patronat d'ajouter : « Il est certain qu'avec la coopération des organisations syndicales et celle du personnel tout entier, la direction parviendra à éliminer ces saboteurs qui ne reculent pas devant le crime pour défendre une idéologie. »

De là à accuser les « éléments gauchistes » de la mort accidentelle de l'ouvrier du chantier naval sur le cargo russe il n'y a qu'un pas vite franchi par Le Fol, directeur général adjoint des Chantiers. « Ces textes de tracts sont suffisants », dit-il pour accuser les gauchistes et diriger l'enquête vers « quelqu'un en particulier » (un militant maoïste contre qui la police n'a rien pu retenir, sans doute). Cette attitude est bien celle d'un chien de garde du capitalisme, un cadre de haute maîtrise qui défend ses privilèges.

Doit-elle pour autant déterminer la position des syndicats dits ouvriers ? C'est pourtant ce qui se passe. Les syndicats remercient l'ensemble du personnel de s'être prêté de bonne grâce à l'enquête policière ! Et si F.O. se contente d'incriminer les conditions de sécurité insuffisantes, C.F.D.T. et C.G.T. n'hésitent pas à réclamer « la dissolution des groupes gauchistes ». Voilà qui fera plaisir à Marcellin au moment où la « gôche », le Parti socialiste, le P.C. et jusqu'à l'A.J.S. (trotskyste) sont en train de pleurnicher sur la fin des libertés démocratiques » (les lois scélérates).

Si la C.G.T.-Séguy-P.C.F. stigmatise « ces actions irresponsables qui n'ont rien à voir avec la lutte syndicale » les métallos rappellent que « c'est le baigne, pire qu'au Vietnam » sur les chantiers de Dunkerque. Et d'ailleurs qui tue qui ? Le saboteur qui coupe un câble ? ou les chantiers qui tuent chaque jour trois ouvriers du bâtiment ? (accidents du travail).

Pauvre père Pouget, à force de te retourner dans ta tombe les bureaucrates qui t'ont remplacé à la tête de la C.G.T. vont te faire pisser du sang tricolore ! A une époque où les syndicalistes n'agissaient pas « avant tout pour préserver leur outil de travail et le fruit de l'activité de tous (C.G.T.-Dunkerque, P.C.F. dixit), mais quand nul n'ignorait que la machine appartient au patron et que l'activité de tous n'est jamais que celle du plus grand nombre au service des privilégiés exploités, le fondateur de la C.G.T. pouvait sans crainte d'être incompris préconiser le sabotage comme « le complément indispensable du boycottage » (2).

L'une des conclusions du Congrès ouvrier de Rennes (1898) et citée par Pouget n'est-elle pas : « Les capitalistes pratiquent le sabotage, chaque fois qu'ils y trouvent intérêt (...) et ils ne le pratiquent pas que

sur les matériaux : que sont leurs diminutions de salaires, sinon un sabotage sur le ventre des prolétaires ? » A Dunkerque, plus que le ventre des ouvriers, c'est leur vie qui est en danger, le producteur qui est détruit, saboté. Sabotée, la santé de cet électricien qui reconnaît avoir cisailé une canalisation de cuire dans un moment de dépression.

Sabotée par qui, sinon par ses exploités qui lui donnent des conditions de travail telles qu'elles mettent son équilibre en danger ?

Cette morale-là est celle du combat ouvrier, celle qui présida à l'essor du syndicat. Les bourgeois lui opposent ses flics et leurs matraques au nom du culte du travail, de l'intérêt national, de la productivité et autres fadaïses capitalo-chrétiennes qui masquent l'injustice criante et fondamentale : l'inégalité économique et sociale qui fait que des hommes disposent de la force, de la santé, de la vie d'autres hommes. Cette morale-là, la morale chrétienne des capitalistes, dit Pouget, « ne vaut que pour les patrons et les ouvriers-caniches ».

« Ouvriers-caniches », c'est bien ainsi qu'apparaissent les cadres de la C.G.T.-P.C.F. à Dunkerque. Même si d'ouvriers ils n'ont plus, devenus permanents appointés, que les origines, il a poussé sous leur laine de caniches des dents pour remettre les travailleurs dans le droit chemin de l'obéissance au patron et de la morale servile qui assure les gros bénéfices et l'augmentation du produit national. Leur vérité et leur justice, les travailleurs ne pourront les trouver que dans la lutte contre l'oppression. La morale des travailleurs est celle de l'insurrection, laissons aux permanents syndicaux-caniches le soin de prêcher l'obéissance aux maîtres.

Alors, vive le sabotage, nom de Dieu !

COLLABORATION

A Lyon-Berliet : A ces moyens immoraux (qui ne tiennent pas compte de l'intérêt capitaliste national, la C.G.T.-Séguy préfère les conversations polies avec les patrons et les ministres (des gens qui savent recevoir, eux). C'est comme ça à Lyon-Berliet. Un secteur qui fut en ébullition plusieurs mois avant la Fac' de Nanterre. C'est là aussi que la C.G.T. conclut, voilà à peine quatre mois, un « contrat de progrès ». Mais vraiment de progrès, pas comme à l'Electricité-Gaz de France ! Tout le monde devait s'en féliciter, et la C.G.T.-P.C.F. ne s'est pas fait faute de le clapperonner... Ceux qui ont dû être contents ce sont les technocrates de la bourgeoisie : enfin une formule de participation capable de désamorcer les conflits ! Allait-on voir des ouvriers heureux de leur condition d'exploités et fiers de servir le profit national ? La recette miracle, quoi !

Manque de pot. Pour leur socialisme à la suédoise (l'exploitation dans l'opulence) Pompidou et Chaban-Delmas devront trouver autre chose. Non que les syndicats n'aient pas joué le jeu ; non... mais les

travailleurs « qui avaient accueilli cet accord sans grand enthousiasme » auront débrayé pas moins de vingt-sept fois en deux mois ! L'avant-dernière grève portait sur une augmentation... non hiérarchisée des primes (le 5 avril). Le contrat serait-il moins « bon » que ne le pensaient les appareils syndicaux ?

Faut-il comme certains « révolutionnaires » dénoncer les inconvénients de tels accords ? Pouget y répondait déjà en 1899. Ces contrats « sont viciés à « la base (...) : il ne saurait se conclure entre « patrons et ouvriers d'engagements qui méritent le « qualificatif de contrat. Ce qu'il est convenu d'appeler « contrat de travail » n'a pas les caractères « spécifiques et bilatéraux du contrat ; c'est au sens « strict un contrat unilatéral, favorable seulement à « l'un des contractants — un contrat léonin. »

Et, poursuit Emile Pouget, « il n'y a entre patrons « et ouvriers que des armistices qui apportent une « trêve momentanée au fait de guerre ». Ira-t-on jusqu'à ajouter que les contrats de progrès ne font qu'entériner le désarmement généralisé des appareils ? On est en droit en tout cas de s'interroger sur le rôle des syndicats stalino-réformistes : ne serviraient-ils plus qu'à conclure ces trêves présentées comme autant de « victoires » ? Les syndicats auraient-ils cessé d'être les outils de lutte des travailleurs ? Cette capitulation est d'autant plus nette qu'elle vise les ateliers, les chantiers ou les usines qui sont le plus perturbés par la volonté de lutte des travailleurs.

Les appareils politiques voudraient faire croire à un manque de combativité à la base, et des meetings de mobilisation, tel celui tenu par la Fédération de l'Education nationale le 23 avril, reposent sur cet axiome. En fait de mobilisation dans l'unité, il s'agit simplement de se rassurer, de montrer que « nous, organisations représentatives de la classe ouvrière », sommes seules capables de mener à bien les revendications de la base (questions à la Chambre pour les politiciens, délégations aux ministères pour les permanents syndicaux).

En fait, l'inertie ne se trouve pas à la base comme le montrent les événements de Dunkerque et de Lyon. Il est même symptomatique de remarquer que c'est au moment où les syndicats abandonnent la lutte sociale pour le bourbier politique que les travailleurs privés des services de leurs « responsables » prennent eux-mêmes leur combat en main. Et ce par les voies de l'action directe, chères au syndicalisme des débuts de la C.G.T.

Le fait social se manifeste, mais se trouvera-t-il des hommes de la trempe de Pouget pour coordonner ces luttes et en assurer la permanence sans les dissoudre dans le cloaque politique ?

Marcel BONNET.

(1) « Le Monde », 6-7 avril 1970.

(2) Emile Pouget : « Le Sabotage » (en vente à Publico).

POSITION DU SYNDICAT DE LA MÉTALLURGIE

FORCE OUVRIÈRE Région Bordelaise

La Commission Administrative du syndicat, poursuivant la discussion engagée au cours du Congrès des 20 et 21 mars 1970, a adopté le texte suivant, au cours de sa séance du mercredi 8 avril 1970.

S'adressant aux militants qui participeront au prochain Comité Confédéral National, la C.A. du syndicat F.O. de la Métallurgie région bordelaise, rappelle et confirme la déclaration du 8^e Congrès confédéral :

« Le 8^e Congrès affirme que si le capitalisme a changé d'aspect depuis un certain nombre d'années en ayant su s'approprier le bénéfice des progrès scientifiques et techniques, il reste néanmoins identique à lui-même dans ses principes fondamentaux, dont l'essentiel est la recherche du profit qui perpétue l'exploitation de l'homme par l'homme.

« Le Congrès se déclare hostile aux structures économiques et sociales actuelles et sait qu'il ne peut rien attendre d'un Etat qui n'en est que la superstructure. »

Naturellement hostile par conséquent aux injustices sociales inhérentes au régime capitaliste, le syndicalisme ne peut admettre l'ordre établi qui se perpétue abusivement au détriment des travailleurs par suite de la recherche systématique du profit.

La contradiction permanente des intérêts en présence confirme l'existence de la lutte de classes que ne peuvent faire disparaître les diverses formules tendant à concilier travail et capital, salariés et employeurs.

De ces constatations découlent nécessairement pour la Confédération F.O. la nécessité de réaffirmer clairement sa vocation anticapitaliste, son refus d'accepter la société actuelle dont le fondement est la loi du profit au détriment des besoins fondamentaux des hommes.

Le syndicalisme ouvrier, et par conséquent la Confédération F.O., ne doit jamais perdre de vue que l'abolition du

système économique capitaliste reste sa raison d'exister.

C'est pourquoi, la Charte d'Amiens, dont les termes peuvent sembler avoir vieilli, et dont certains passages mériteraient d'être précisés, n'en reste pas moins d'actualité, par le but final qu'elle fixe au syndicalisme.

Ne pas perdre de vue cet objectif, signifie que dans sa pratique quotidienne, le syndicalisme ne doit pas se mettre en contradiction avec le but poursuivi, ce qui implique, en premier lieu, de maintenir l'organisation dans l'indépendance complète par rapport à toutes les institutions servant de support au capitalisme.

C'est ainsi, que sans vouloir en aucune façon s'interdire et encore moins condamner toute politique de présence là où les intérêts des travailleurs peuvent être réellement et valablement défendus, la Commission Administrative considère que l'opportunité de la présence des responsables F.O. dans les commissions du plan et les CODER, doit être réexaminée. Il faut faire un bilan honnête et sérieux des résultats réels obtenus et de « l'efficacité » de cette participation. Ce bilan doit être fait en tenant compte des intentions du pouvoir, lorsqu'il propose aux syndicats ces formes de participation.

Les camarades mandatés par l'organisation dans ces instances doivent dire honnêtement s'ils ont fait avancer les revendications des travailleurs.

Les programmes revendicatifs, définis par les Congrès fédéraux ou confédéraux, ont-ils, même partiellement, progressé dans les commissions de préparation du VI^e Plan ?

Le Congrès confédéral de mars 1969 avait, à juste titre, condamné les réformes envisagées par le référendum qui, si elles avaient été adoptées, transformeraient le syndicat en simple rouage de l'Etat. Le Congrès déclarait également s'opposer à toute formule qui tendrait à instaurer un ordre corporatiste.

Le référendum a connu le sort que l'on sait.

Est-ce à dire que tout danger d'intégration est écarté ?

Evidemment non. La transformation des syndicats, organes de lutte des salariés, en collaborateurs zélés de l'Etat, peut prendre mille et une formes.

La poursuite de la participation aux Commissions du Plan n'est-elle pas une de ces formes ?

Telle est une des questions que les militants du syndicat des métaux de Bordeaux souhaitent voir discuter.

L'intégration peut prendre aussi la forme du « contrat de progrès », dont le prototype a vu le jour à l'E.D.F.

Ce contrat définit un nouveau mode de calcul de la rémunération, qui est à l'opposé de toute la doctrine confédérale en matière de salaire.

Faisant dépendre le salaire, non pas de la capacité d'action des salariés de l'E.D.F., mais

— du montant des ventes de l'entreprise,

— de l'évolution du P.I.B.,

— des diminutions d'effectifs,

Il lie les travailleurs directement à l'économie capitaliste.

Il est un contrat type d'association capital-travail, et s'oppose par conséquent à toute notre doctrine syndicale.

Dangereux et condamnable, il est l'exemple de ce qu'il ne faut pas faire.

C'est donc à partir de ces problèmes concrets que doit, à notre avis, être abordée cette question du « syndicalisme dans la société moderne ».

Pour nous, il n'y a pas de société moderne. Il y a la société capitaliste, autoritaire, super-hiérarchisée, bureaucratique. Elle peut prendre la forme politique des démocraties européennes ou américaines, ou bien celle de l'Etat totalitaire de l'Est. Cette société craque un peu partout.

Elle ne pourra pas surmonter ses contradictions.

Lorsque nous affirmons que la finalité du syndicalisme, c'est la suppression de l'exploitation capitaliste, par la socialisation des moyens de production, nous savons que cela implique qu'un effort important soit réalisé, pour que les syndicats, les Bourses du Travail, redeviennent des foyers d'éducation permanente pour les travailleurs, afin que ceux-ci soient à même d'assumer un jour la succession du régime patronal et étatique, en prenant en main, avec leurs organisations, la gestion et l'administration de toute l'activité économique.

En faisant de telles déclarations, nous savons que nous nous heurterons aux railleries des uns (on redira que nous sommes des archéo-syndicalistes !) au scepticisme des autres.

On dira que nous sommes peu réalistes.

Si être réalistes, cela consiste à accepter la société capitaliste même baptisée moderne, si être réalistes cela consiste à s'adapter à un système basé sur l'oppression, la guerre, la misère, les dictatures et chercher uniquement à l'aménager, à la rendre un peu moins insupportable, alors évidemment, nous ne sommes pas « réalistes ».

Cette société, nous la recusons dans ses fondements mêmes. Nous ne ménageons aucun effort pour la transformer, et nous nous déclarons profondément solidaires avec tous ceux, qui à l'Est comme à l'Ouest, se dressent contre les Etats tentaculaires, bousculent les bureaucraties en place, renouent avec l'action directe.

Avec tous ceux, qui dans des conditions difficiles, quelquefois dramatiques, cherchent à montrer que le socialisme, l'égalité sociale et la liberté, ne sont pas incompatibles.

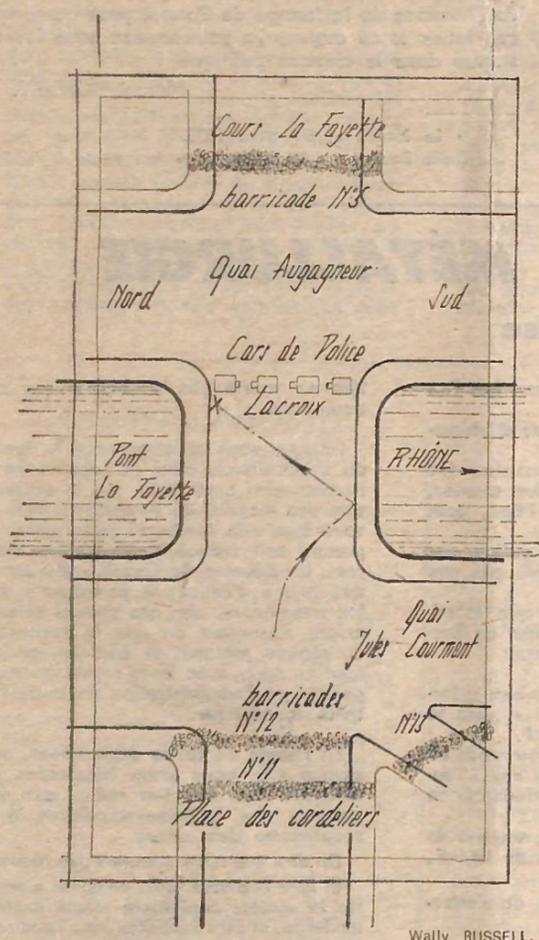
Lyon est, depuis 1968, le lieu d'un forfait aux multiples facettes. Il s'agit d'une affaire à l'occasion de laquelle est posée la quasi-totalité des questions clefs de la répression : le maintien, depuis deux ans, en prison préventive, de deux jeunes gens impliqués dans l'affaire de la mort du commissaire Lacroix au cours de l'émeute lyonnaise de la nuit du 24 au 25 mai 1968.

LES MENSONGES PAR OMISSION

L'information a, jusqu'aujourd'hui, si bien été organisée que le grand public, s'il est parfois au courant de l'existence de l'affaire, l'est de telle manière que n'importe quel jury d'assises recruté selon les critères actuels serait « a priori » victime d'un préjugé plus que défavorable aux inculpés. Voici, en effet, qu'elle est la thèse officiellement accréditée par les quelques journalistes qui ont, jusqu'ici, eu l'audace de transgresser la loi du silence et l'habileté de présenter le problème sans avoir « à mouiller » leur journal :

Michel Raton, jeune délinquant mineur, aurait, du fait de sa mythomanie avérée, avoué être l'auteur de la série des actes qui ont abouti à l'écrasement du défunt commissaire par un camion lancé contre le cordon de police qu'il dirigeait. Puis, se rendant compte un peu tard des conséquences d'un tel aveu, il se serait rétracté. Il se tiendrait depuis cette rétraction à la thèse selon laquelle, au moment des faits, il participait au pillage du Grand Bazar des Cordeliers, sur la presqu'île, rive droite du Rhône.

Insister sur ce seul aspect des faits, c'est presque appeler le bon peuple du jury d'assises à sévir pour l'exemple. Aucun des côtés véritablement scandaleux de l'affaire n'est mis en avant, dans un tel choix dirigé des informations. Personne, par exemple, ne se soucie du sort du co-accusé de Raton : Michel Munch, jeune orphelin employé aux Halles de Lyon avant mai 1968, sur lequel ne pèse aucune qualification de mythomanie ni aucune autre inculpation que celle de complicité... dans la conduite du camion avant son arrivée sur le pont !



Wally RUSSELL.

Il y aurait, en outre, beaucoup à raconter sur le procédé des psychiatres qui consiste, sous prétexte de servir les intérêts de l'inculpé, à leur signer des constats de mythomanie, voire de débilité qui, sans toujours produire sur le jury l'effet attendu — car on peut parier qu'un juré moyen redoute autant la folie que la délinquance — risquent d'aboutir aux plus désastreux effets sur le moral propre de l'inculpé. Ne pouvait-on pas, en l'occurrence, expliquer simplement qu'un jeune homme soumis aux difficultés que Raton, quatrième d'une famille de neuf enfants, a nécessairement connues tout au long de sa vie, pouvait sans déplaisir se voir

rendu responsable d'un fait qui, à ses yeux, devait défrayer la chronique ? En admettant qu'il soit vrai que Michel se soit ainsi témérairement vanté, qui, parmi les quelques centaines d'étudiants, d'ouvriers, de collégiens, de lycéens et de trimards présents sur le pont au moment des faits, ne s'est pas publiquement targué d'en avoir été ? Que peut-on déduire de ces propos d'anciens combattants ? Que tous les émeutiers du 24 mai étaient des débiles ? Ou bien plutôt que, quand le temps de l'action est fini, vient celui de la littérature ?

Enfin, et surtout, personne parmi les soi-disant journalistes, qui ont jeté un coup d'œil distrait sur la question, n'est allé vérifier nulle part la version des événements réellement vécus cette nuit-là.

DE L'HISTOIRE FALSIFIÉE

On nous dit que la « journée » avait été organisée par l'UNEF et la CFTD, voire même par le PSU et que la manifestation avait débordé les organisateurs. Rien n'est plus faux.

La veille au soir, le 23 donc, à l'annonce d'une petite manifestation parisienne dure réclamant la levée de l'interdiction de Cohn-Bendit en France, l'assemblée générale, qui siégeait en permanence à la facultés des lettres du quai Claude-Bernard, à Lyon, s'était transportée en cortège en direction de la préfecture, sur des mots d'ordre dépassant les préoccupations parisiennes : « Paris se bat, la radio n'informe plus », « Nous sommes tous des juifs allemands », « De Gaulle assassin », « Libérez nos camarades », « Solidarité avec Paris », « Pouvoir ouvrier », « Le pouvoir est dans la rue ». On voit déjà, dans le choix des mots d'ordre, à quel point les manifestants lyonnais étaient soucieux d'éviter la formation d'un mythe leaderiste. Avertis « in extremis » de l'existence de ce cortège, les dirigeants PSU de l'AGEL-UNEF s'étaient efforcés d'empêcher tout heurt au niveau de la préfecture et y étaient parvenus en portant une pétition au préfet.

Les dirigeants étudiants du PSU, pendant toute la crise à Lyon, ont d'ailleurs eu pour fonction unique de transmettre inutilement à l'assemblée générale les mots d'ordre, ordres et contre-ordres qui leur parvenaient par téléphone de leurs officines parisiennes, et, par d'ultimes manœuvres du genre cité plus haut, de tâcher d'empêcher le mouvement d'aller jusqu'à son terme.

Echaudés par une tactique dans laquelle ils voyaient une trahison, les membres du « 22 Mars » lyonnais — qui, loin d'avoir été constitué comme à Paris à la suite d'une alliance au sommet, regroupait d'anciens militants anarchistes, JCR, PSU... — préparèrent la manif du 24 à l'insu de l'AGEL et des organisations traditionnelles.

Dans leur esprit, le but à atteindre était l'ouverture du théâtre des Célestins à l'assemblée générale, en remplacement des locaux universitaires, peu accueillants à la population non étudiante. Ils comptaient bien, en outre, que leur présence au lieu et place du traditionnel service d'ordre répressif, loin de dévoyer les aspirations des manifestants vers les dérivatifs ordinaires, leur permettrait au contraire de s'exprimer sans entraves.

Mais deux facteurs intervinrent pour faire avorter la première partie du projet. Premièrement, la manifestation, qui comptait au départ de la fac, en début d'après-midi, 800 à 1 000 personnes (étudiants surtout) doublait tous les 200 mètres au point d'arriver à hauteur du pont La Fayette grosse de 10 000 personnes au moins dont l'essentiel était constitué d'ouvriers, de jeunes des CET et des MJC de banlieue, d'un fort contingent de lycéens, d'émigrés et de trimards qui, tous autant les uns que les autres n'avaient que faire à prendre les Célestins.

Deuxièmement, on apprit au milieu du parcours, alors que la manif serpentait dans la presqu'île, sans vraiment se diriger vers les Célestins, que les délégués CGT du théâtre préféraient qu'on leur passât sur le corps plutôt que de laisser entrer les fauteurs de désordre. Ils avaient charge morale du patrimoine culturel, etc.

Cette information, transmise par haut-parleurs à la foule, provoqua un certain flottement qui fut mis à profit par les possesseurs de haut-parleurs pour faire connaître la situation à

R E P R E

DEUXIÈME A

Nantes et à Paris-Gare de Lyon. Le mot d'ordre devint alors : « Paris, Nantes se battent, Lyon se promène », puis : « Préfecture, préfecture » et la manif tout entière franchit au pas de charge le pont La Fayette.

A aucun moment il n'y eut « débordement », puisque les organisateurs réels s'étaient « a priori » refusés à canaliser quoi que ce soit.

UNE NUIT D'ÉMEUTE

On nous dit également que des éléments « douteux » des « bas-fonds » de la société ont été utilisés ce jour-là comme masse de manœuvre. Toutefois, on entend aussi l'inverse : que les trimards auraient, au contraire, bien « possédé » ces cons d'étudiants en les obligeant à les suivre dans leur projet corporatiste de lutte contre leur ennemi : le flic. Une représentante officielle d'un groupement bien connu a même publiquement affirmé, surenchérissant sur la thèse du PCF, que l'émeute avait été sciemment suscitée par la police alliée aux truands. Quiconque a participé à la préparation de cette nuit-là ne peut que rire avec une pointe d'amertume à ce propos.



Seuls ont intérêt à les formuler ceux qui se refusent à voir la signification de Watts, ceux qui ignorent quelle soif de vengeance engendre la violence subie dans les écoles, les familles, les centres d'observation, les usines ou les bureaux.

Ne peut-on dire simplement que cette nuit-là des milliers de Lyonnais, souvent étrangers dans leur ville natale, avaient vu se concrétiser un instant d'espoir longtemps caressé de posséder pour une fois la bonne nourriture dont les privait la capitale de la gastronomie, les bons trottoirs mobilisés en permanence par le snobisme yé-yé, et de porter à un degré supérieur l'âpre lutte pour la vie que mène chaque travailleur contre la violence quotidienne. Pour avoir cru, avec des milliers d'autres, syndicalistes, étudiants, lycéens, trimards, émigrés, artisans, à la griserie des supermarchés ouverts à tous, deux garçons risquent de finir leur jeunesse en prison.

Pages réalisées par le Comité de lutte pour la

SSION

ANNIVERSAIRE

POURQUOI EUX ?

Les six premières ébauches de barricades, surgies sur la rive gauche aussitôt après le passage du pont, avaient été mises en échec à coups de lacrymogènes, au bout d'une heure ou deux. Aussi la manifestation s'était-elle scindée en deux parties : une fraction qui comportait une forte minorité d'étudiants s'était repliée sur le pont La Fayette qu'elle comptait couper par une ou plusieurs barricades. L'autre partie, surtout constituée d'apprentis et de travailleurs émigrés, s'était employée à démonter les palissades des chantiers du cours La Fayette rive gauche, à y mettre le feu en permanence pour tenir la police en haleine, adossée à la préfecture, sur cette même rive gauche et, ainsi, littéralement bloquée entre deux fronts. C'est alors qu'un groupe de jeunes émeutiers, vers le milieu de la nuit, imagine, pour ouvrir un cordon de police qui essayait de barrer la sortie du pont, rive gauche, de lancer contre lui des véhicules. Un premier camion traversa le cordon de police pris par la surprise, même une voiture aussitôt après. Le second camion fut intercepté en cours de route et son conducteur n'a pas donné signe de vie depuis. Le troisième camion, enfin, qui avançait à l'aveuglette, n'avait pas de conducteur. On

Vu les conditions décrites ci-dessus de la mort de Lacroix, aucun inculpé si peu que ce soit défendable par un groupement ou une tout autre honorable structure sociale, n'aurait été gardé plus de quarante-huit heures. Seulement voilà, le papa de Michel Raton n'est pas homme à peser d'un poids quelconque dans la balance de la justice et Michel n'a jamais milité dans aucun honorable groupe.

Quant à Marcel Munch, il est orphelin. Alors, n'est-ce pas, qu'ils se démerdent... On ne pourra cependant pas reprocher à la mère du premier de remarquer amèrement que les étudiants, eux, n'ont pas été mis en cause. Tout se passe comme si, ayant besoin de boucs émissaires, on avait choisi parmi d'autres ces deux victimes prédestinées.

Il faudrait savoir néanmoins s'il est vrai, comme certains l'ont dit, que, par suite du départ vers Paris des C.R.S. et gardes mobiles cantonnés à Lyon, de simples agents de la circulation auraient été réquisitionnés et costumés en C.R.S. et G.M. pour défendre la Préfecture, avec tout ce que cela implique d'effolement, de peur, et donc, par la suite, de désir de vengeance de la part de gens très mal préparés à des affrontements violents. Il faudrait également savoir s'il est vrai que les très nombreux blessés que la police eut ce jour-là en sont bien tous réchappés, et si aucun d'entre eux n'a péri. On imaginerait fort bien, en effet, la rancœur des policiers de base en voyant le tapage fait autour de la mort d'un chef et, par contraste, le silence qu'entourent leurs propres pertes; et les pressions qui s'exerceraient par suite sur la justice pour qu'en échange de ce silence leur soit jeté, comme un os à ronger, la condamnation de Raton et de Munch.

UN CHEF D'INCUPLATION SCANDALEUX

Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, l'actuel chef d'inculpation, pour une histoire de camion sans conducteur qui heurte un trottoir puis un homme dans sa course aveugle, n'est rien moins qu'« homicide volontaire » !

On comprend que les inculpés se soient pourvus en Cassation devant la chambre de mises en accusation, jugeant que les faits requièrent le seul chef d'inculpation d'homicide involontaire, et que le procès doit avoir lieu en correctionnelle.

Devant le bruit qu'après près de deux ans de silence vient de faire autour de ce scandale une campagne, notamment murale, organisée par les jeunes Lyonnais réveillés de leur long sommeil, la justice songe à se débarrasser d'un si pesant fardeau et à faire passer le procès aux assises de juin, à petit bruit.

Il et donc nécessaire de faire savoir que :

1° Si l'inculpation était d'homicide involontaire, comme ce devrait, le procès passerait en correctionnelle et le risque de condamnation serait grandement minimisé.

2° Que de toute façon, si l'instruction s'était déroulée normalement, le délit aurait été couvert par la loi d'amnistie !

3° Qu'enfin trois cas précis au moins de clémence de ce même tribunal lyonnais, pour des faits prouvés en flagrant délit, peuvent être avancés si l'on veut montrer que la justice use de deux poids et de deux mesures. Les PDG lyonnais et leurs fils ne se sont pas fait faute, en 1968, de tirer sur leurs ouvriers; tous sont actuellement amnistiés.

Lyon, le 5 avril 1970,

LETTRES DE PRISON

de Gabrielle RUSSIER

Précédé de

POUR GABRIELLE

par Raymond JEAN

Prix : 13 francs

En vente à la Librairie PUBLICO

DE
L'INCARCÉRATION

DE GABRIELLE

RUSSIER

A L'ARRESTATION

DE LE DANTEC,

LE CRIME

EST LE MÊME

QUI REFUSE

LE DROIT

A L'AMOUR

ET LE DROIT

A LA PENSÉE

avait posé une pierre sur l'accélérateur. C'est ce dernier camion qui, après avoir dévié sur la droite et avoir été renvoyé sur la gauche en heurtant le trottoir, toucha, par inadvertance, le commissaire Lacroix.

On sait la suite : de grandioses obsèques pour le brave commissaire tombé au champ d'honneur, suivies par la foule des PDG lyonnais qu'avait rassemblée le mot d'ordre « il nous faut montrer que dans cette ville il y a encore des honnêtes gens. »

Puis, de juin à octobre 1968, 1 500 interpellations, suivies de 5 arrestations : trois jeunes gens sont finalement gardés en prison, Michel Raton, Marcel Munch et un mineur pénal, relâché pour la seconde fois le 24 décembre 1969 (Michel Mouglin) que l'on a trouvé mourant le 16 février 1970, par suite de l'absorption d'une dose mortelle de médicaments, dans des circonstances encore tenues secrètes par l'instruction.

ALLEMAGNE DE L'OUEST

CONGRES DES ANARCHISTES DE LANGUE ALLEMANDE. — Il aura lieu à Hambourg, mais sera retardé : la date sera fixée dans le numéro de « Befreiung » de mai.

LA PRESSE ANARCHISTE. — Dans « Befreiung » d'avril, à signaler la première partie d'une étude : « Le matérialisme et nous » qui, reprenant les critiques de l'anarchiste russe Tcherksov, montre tout ce que doivent Marx et Engels à Spinoza, Feuerbach et Hegel. A noter aussi le début d'une étude sur « La société industrielle et l'anarchisme » de U.T. qui distingue fort justement la société industrielle et le système industriel (technique, automation, cybernétique). Ce n'est plus le capitalisme traditionnel, mais la technocratie qui dirige l'économie ; le capitalisme d'Etat a remplacé à l'Est, et déjà à l'Ouest, le capitalisme privé. Cette société industrielle est marquée par une classe dirigeante de managers qui occupent une situation privilégiée et touchent des revenus annuels qui, aux U.S.A., oscillent entre 250 000 et un million de dollars ! En même temps qu'augmente le nombre des salariés, celui des syndiqués diminue. Les employés et les techniciens font partie intégrante du système, s'incorporent aux entreprises, acceptent une hiérarchie dont ils espèrent profiter et se cantonnent de plus en plus dans des besognes de bureaucratie et de contrôle, pour la plupart inutiles. Mais en même temps l'élévation du niveau de vie, le développement de l'instruction créent

des besoins de liberté et il faudra s'orienter vers des formes nouvelles de l'économie, dans lesquelles les fonctions remplies ne seront pas liées à des privilèges. Article fort intéressant qui aura une suite.

L'EVENTAIL DES REVENUS. — D'une lettre d'un lecteur, dans les « Deutsche Nachrichten » (organe du NPD) du 3 avril : « 2 380 patrons ou capitalistes privés avaient en 1965 un revenu mensuel de 190 000 DM (1 DM = 120 anciens francs de 1965). En même temps, le salaire mensuel du 1/3 des salariés ne dépassait pas 500 DM. Les membres du Conseil d'administration des grands magasins touchaient par mois 45 000 DM et leurs employés étaient les plus mal payés des salariés ! Dans les années qui suivirent la réforme monétaire, 300 000 familles de l'oligarchie financière ont accumulé une fortune quatre fois supérieure à ce que possédaient 13 millions de travailleurs. » Le lecteur conclut à la nécessité d'une société ne reposant pas sur le profit, les affaires et les dividendes. Evidemment !

PAR-DESSUS LE MUR DE LA HONTE. — Après l'entrevue Brandt-Stoph on annonce une rencontre entre les représentants de la centrale syndicale de l'Ouest (DGB) et celle de l'Allemagne de l'Est (FDGB). Cette dernière centrale sera représentée par Warnke... membre du Politburo du SED. On ne dit pas si on parlera du droit de grève et de la mise au pas des syndicats en Tchécoslovaquie et ailleurs !

ALLEMAGNE DE L'EST (D. D. R.)

On sait qu'en DDR le parti communiste (plutôt stalinien !) s'appelle parti socialiste unitaire (SED) et forme un front national avec des partis ex-bourgeois : chrétiens-démocrates (CDU), libéraux (LDPD) dont les éléments se sont vendus aux communistes par intérêt ou par peur. Le front national groupe deux autres petits partis, les syndicats domestiques (FDGB), l'union de la jeunesse (FDJ) et l'organisation des femmes (DFD). Le Front national est, bien entendu, aux ordres du politburo et de Ulbricht.

Aux élections municipales du 22 mars le Front national présentait une liste, sans opposition. Cette liste unique a été évidemment élue avec le pourcentage de 99,83 % des votants et le nombre des abstentions était infime. Ulbricht a atteint les records de Hitler et de Staline !

Le « Neue Bildzeitung » (février 70, N° 8), organe illustré du Front national, contient un compte rendu du Congrès des Chrétiens-démocrates (ralliés au régime Ulbricht), tenu à Leipzig le 9 février. Le sieur Göthing, président du CDU, déclare : « La collaboration confiante des marxistes et des chrétiens a mille

fois trouvé sa justification. » Et de se féliciter que 100 membres du clergé appartiennent à des assemblées locales, plus de 200 membres du clergé et 1600 membres de consistoires des communes travaillent dans des commissions du Front national. Il paraît que — il y a bien longtemps ! — un certain Marx dénonçait la religion « opium du peuple ».

AUTRICHE

Pour les élections du 1^{er} mars à l'Assemblée nationale, tous les partis avaient, à l'avance, dénoncé et stigmatisé les abstentionnistes. Malgré cela, avec 167 893 abstentions de plus qu'aux élections précédentes, le nombre des abstentions a atteint 470 741 ! Visiblement, le dégoût des formations politiques gagne du terrain. Il faut noter, surtout chez la jeunesse, un courant favorable à la suppression du service militaire : mais il semble qu'il faille recourir pour cela à des accords internationaux, ce qui rend illusoire le succès de cette revendication.

Plus importante apparaît la réclamation d'un plébiscite pour reconnaître — comme en Allemagne de l'Ouest — le droit à l'objection de conscience. Il y aura, dit notre camarade Gross, bien des obstacles à vaincre, mais il faut gagner le plus d'individus possible à l'idée de ce plébiscite.

CANADA

A Vancouver est né un nouveau groupe qui édite une publication « Solidarity Magazine » (Solidarity Press, 609, Queens Avenue New Westminster B.C.) plein d'articles d'un vif intérêt. Dans son dernier numéro, il est raconté comment, à Montréal, le 7 octobre dernier, les Québécois ont mis à profit la grève de la police. Tous les lieux et symboles d'oppression furent l'objet d'attaques rageuses. L'Armée fut appelée pour pallier la « défaillance » de la police.

« Comme la Commune de Paris, « Montréal libéré » semblait vivre un « festival. Le peuple était heureux. « C'était un festival de vie, prélude « de la révolution. »

BRÉSIL

Dans le numéro de décembre, « Accion Libertaria » de Buenos Aires nous informe que le régime militaire accentue la persécution contre ses opposants. Pour démontrer ces faits, les étudiants en droit de l'université de Sao Paulo avaient organisé une réunion publique. Le ministre de la Justice l'interdit et les autorités militaires dirent « que l'Université essaie de tirer un profit politique de l'affaire et que certains étudiants ont partie liée avec les éléments terroristes ». Par ce prétexte on empêcha que soient données les preuves concrètes concernant 75 cas de personnes maltraitées, avec les noms, le numéro de leurs cellules et les diverses tortures auxquelles ces personnes ont été soumises. D'autre part, on continue à découvrir des cadavres victimes du tristement célèbre « Escadron de la Mort », composé de policiers qui s'érigent en juges et bourreaux et qui agissent en toute impunité.

VENEZUELA

Nos amis de « L'Editorial Tierra y Libertad » viennent de publier un premier numéro d'une revue intitulée « Interpretation de l'Anarchisme » en langue espagnole. Une notice biographique sur Luigi Fabbri de Campio Carpio, « Qu'est-ce que l'Anarchie ? » de L. Fabbri ; même titre de Jean Grave, « La révolte n'est pas anarchisme » de C. Enrique Arenas constituent le sommaire. Pour toute

correspondance s'adresser à : Vicente Sierra Ruiz, Apartado 30.027, Caracas (Venezuela - 103).

U. S. A.

Le Congrès de nos camarades, membres de la vieille organisation Industrial Workers of the World, s'est tenu les 29 et 30 novembre. La représentation au Congrès provenait du Canada, de Floride, de Seattle, de New York, de Denver, de New Haven, Connecticut et Lawrence, Kansas ; de Philadelphie, Peoria et Muscatine, Iowa, enfin de diverses contrées d'est en ouest. C'était le 29^e Congrès. Des militants d'âge mûr, mais aussi de nombreux jeunes. Un regain d'intérêt pour notre idéal libertaire se manifesta en Amérique du Nord (I.W.W. 2422 North Halsted Street, Chicago, Illinois).

HOLLANDE

Nos camarades de la Fédération des Socialistes libertaires ont consacré le numéro d'avril de leur revue « Recht voor allen » au centenaire de Lénine, je ne dis pas à la glorification du personnage ! Ce numéro contient une longue étude critique et historique du marxisme, du léninisme et de sa conclusion : le stalinisme. Il reproduit aussi un article de Emma Goldman, écrit à Berlin en décembre 1924, et consacré à Lénine et qui se termine ainsi : « La révolution est morte ! Vive le léninisme ! »

Le secrétariat aux R.I.

CUBA

Nos camarades du mouvement libertaire cubain nous signalent par leur « Bulletin d'information » que des actes de sabotage ont eu lieu à Pinar del Rio, à l'usine sucrière « Manuel Sanguily » ; le 19 janvier, un incendie fut provoqué dans un élevage avicole d'Etat de la province de Camagney. Nos camarades ajoutent : « Suivant les nouvelles antérieures, il est logique de déduire que le peuple cubain utilise tous les moyens de résistance passive contre le totalitarisme qui le maintient en esclavage ».

Nous apprenons aussi par le même canal que les autorités des îles Bahamas ainsi que des U.S.A. se livrent à une persécution et emprisonnent les Cubains qui essaient de lutter par les armes contre le castro-communisme, et que lesdites autorités se révèlent être les meilleures alliées du tyran.

Secrétariat aux R.I.

ACTIVITE ANARCHISTE DANS L'OUEST (S.I.A.)

Le 22 mars, à Saint-Brieuc, une rencontre régionale réunissait des camarades de Rennes, Lorient, Saint-Brieuc et Brest.

L'attitude vis-à-vis de l'armée fut l'objet d'un débat basé sur l'objection de conscience sur les relations des encasernés avec les organisations qui peuvent agir avec davantage d'efficacité que les recrutés, sans que ces derniers aient à subir les foudres des tribunaux des armées, comme ce fut le cas des condamnés de Rennes et à ce sujet il y eut unanimité de vues : il ne s'agit pas de conquérir l'armée, de la démocratiser mais de démontrer sa malhonnêteté dans tous les domaines et le Nouveau Manuel du Soldat édité en 1902 par la Fédération des Bourses du Travail fut mis à contribution.

La liaison les moyens d'intensifier la pénétration de nos idéaux dans la région furent aussi l'objet de discussions. A tous ceux de l'Ouest, lisant « Le Monde Libertaire », il leur est demandé de se mettre en relations avec Auguste Le Lann, 30, rue Jules-Guesde, 29 N-Brest, Joseph Queudet, 42 D, rue Général-Frébault 56-Lorient ; Biget, Y.-M., chez Mme veuve Cormerais, 44-Le Pallet, Denis Bouget, Ecole publique, 22-Saint-Carreuc. Notre devise doit être : « Aller de l'avant. » Le succès obtenu par Léo Ferré dans son festival à Brest ces jours-ci, montre par la participation de la jeunesse que nos postulats éveillent un grand espoir parmi elle.

IMPRESSIONS D'UN « QUILLARD »

Conscient de l'abrutissement total dans lequel chacun se trouve plongé dans le cadre de la vie militaire, il m'a semblé urgent d'informer les jeunes se préparant à quitter la vie civile pour accomplir leur service armé. Politiquement, l'armée représente tout d'abord l'instrument de maintien solide d'un système servant depuis des siècles les intérêts économiques d'une minorité privilégiée. Elle peut servir entre autres comme instrument répressif en cas de soulèvement populaire, voire plus simplement en cas de grève. Mais l'armée reste aussi en tant que formation sociale, une communauté néfaste et dangereuse pour l'évolution morale et mentale des individus. Dès son arrivée au casernement, le jeune adolescent se trouve intégré dans un système de vie grossièrement nocif. Mis sous uniforme, cheveux coupés à ras, il se trouve profondément humilié dans sa nature virile, il a honte, c'est la première tentative de dépersonnalisation infligée au jeune garçon, beaucoup d'autres suivront, qui se trouvent dans la vie de chaque jour. A titre d'exemples, citons simplement les fameux exercices de

manement d'armes où l'individu transformé en automate se trouve contraint d'accomplir x fois les mêmes gestes les « engeulades », humiliations sévères et ordurières infligées en public, les coups parfois, les abus d'autorité existant sous de multiples formes. Pendant son séjour en caserne, l'individu, mal nourri, gaspille son énergie physique à des exercices dont le but reste d'en faire un assassin, éventuellement un flic. Dans sa vie quotidienne, il craque, il mange, il dort, incapable d'utiliser sa volonté pour un travail librement choisi, il mène pendant 16 mois une vie quasiment animale, profondément dégradante. Les conditions de vie communautaire (logis, habitant) sont souvent pénibles : chambrée de 20 ou 30 (bien heureux celui qui peut lire ou dormir en paix). Les restrictions, de leur côté, ne manquent pas. On les retrouve dans les loisirs, les permissions, les sorties. D'autre part, il faut se taire, pas simplement devant les gradés auxquels on doit se soumettre, mais aussi lorsque l'on veut parler tranquillement entre soi. Le droit d'ex-

pression est purement et simplement supprimé, gare à celui qui commettrait l'imprudence d'émettre des opinions politiques, voire plus simplement des opinions morales ou philosophiques trop avancées. Quant à ceux qui, de temps en temps, auraient l'audace de s'élever contre le règlement, il existe pour les calmer, et selon le délit commis, toute une série de punitions ou de mesures répressives dont la plus sérieuse reste encore de nos jours, et je l'affirme, le baigne disciplinaire ; c'est grâce à ce système légal que l'armée peut exercer sur ses protégés un chantage perpétuel. Il est temps que les jeunes à qui je m'adresse prennent conscience pleinement de leurs conditions d'existence au sein de l'armée, mais surtout de la force potentielle qu'il représente en face d'une poignée d'individus fatigués, valets assidus et malhonnêtes d'une institution désuète et foncièrement inhumaine. Ils se doivent, en trouvant un moyen d'action possible, de ne plus être les esclaves soumis d'un militarisme dirigé.

Yves PHILIPPE.

A VINCENNES : VA-T-ON "NORMALISER" LA PHILOSOPHIE ?

Depuis sa création et son ouverture en janvier 1969, le Centre Universitaire « expérimental » de Vincennes ne cesse d'être confronté avec ses contradictions propres. Enclave « moderniste », libérale, « expérimentale » au sein de l'université autoritaire, les fatales et insolubles contradictions, tant au niveau des structures et du fonctionnement de son administration qu'à celui effectif des départements, font que Vincennes est irrémédiablement livré aux rivalités. « Prison dorée » offerte en pâture aux « énervés » de mai 68, boycottée tant par le ministère que par bon nombre d'étudiants (de vrais Monsieur Chamass-Delbau !), il s'agit pour le gouvernement de montrer qu'une telle « expérience » ne peut fonctionner. L'université, pour lui, c'est la vieille Sorbonne ou ce n'est rien...

C'est le département de philosophie qui semble le plus visé par les attaques du pouvoir. Bastion intellectuel où se forment les « cadres de la révolution permanente », le département de philosophie a le tort de n'être ni un département, ni un lieu privilégié pour philosophes subtils. L'enseignement de philosophie diffusé à Vincennes (dont le niveau est au moins égal sinon supérieur à celui de Nanterre) inscrit dans un cadre bien déterminé du système politique de l'idéologie universitaire, combattant la pratique professorale appelée ici progressiste. Les philosophes sont habituellement « de gauche » : à Vincennes, enseignants et étudiants y sont gauchistes, avec toutes les nuances que leur confèrent les termes marxistes, léninistes, trotskystes, maoïstes, ou encore anarchistes. On y enseigne aussi bien que l'impérialisme américain est la séquelle bâtarde de l'impérialisme hellénique préchrétien (sic), ou que l'œuvre de construction « socialiste » entreprise par Lénine et Mao est indestructible (resic).

Mais il serait trop aventureux pour M. Guichard d'attaquer de front l'enseignement philosophique ainsi diffusé : dire par exemple que la véritable philosophie (!) c'est Platon et non Mao Tsé Toung, ou encore qu'il est plus intéressant de parler du « concept de formation des mémoires » que de la situation des travailleurs étrangers en France ou de la justice bourgeoise, réalités concrètes. Guichard ne veut pas de ce procès politique pourtant latent. Car c'est en fait bien de cela qu'il s'agit, et pas seulement à Vincennes. Rien n'est faisable, rien n'est analysable sans cette vision politique : l'idéologie bourgeoise règne en philosophie à la Sorbonne ; on reproche à Vincennes de vouloir s'en débarrasser, même si ici il s'agit d'un échec.

Guichard veut liquider le département de philosophie. Il a pour cela plusieurs tactiques. La première c'est la suppression pure et simple, la reconversion de la faculté en départements calmes (projet qui a été repoussé l'an dernier comme étant trop risqué). On devine aisément pourquoi.

La seconde est de se servir du système de passage des Unités de Valeurs (?), pour déclarer qu'ici les choses ne se déroulent pas « normalement », et qu'en conséquence les diplômes n'auront aucune valeur. Telle est la signification du projet Guichard tendant à faire de la licence de philosophie une licence libre qui ne permettrait bien sûr pas de préparer le C.A.P.E.S. (licence d'enseignement) et deviendrait alors un luxe pour intellectuels chevronnés. Quant à la maîtrise, et c'est le comble, elle disparaîtrait tout simplement.

Si le gouvernement conserve cette tactique (déjà mise en échec après l'agitation que suscita cette nouvelle : occupation le 23 janvier du Centre d'Education Surveillée, etc.), il semble certain qu'il devra tôt ou tard faire appel à la force (la police) pour réduire au silence étudiants et enseignants qui ne manqueront certes pas de se manifester violemment à cette occasion. Ce projet, lui aussi, est risqué : Nanterre l'a prouvé voilà quelques semaines. Il mettrait au chômage plus de mille étudiants qui ne pourraient en aucune manière se reconverter, et d'autre part, ce qui est au moins aussi grave, il laisserait entendre qu'il existe une « bonne » philosophie (celle de l'idéologie dominante avec ses sous-fifres depuis Platon jusqu'à Bergson, et allons même jusqu'à Ricœur ou Bachelard) et une autre, « mauvaise » celle-là, qui passerait dans les labyrinthes de Hegel, Marx, Proudhon, Bakounine, Lénine, Mao, Trotsky, etc.

La troisième « solution » envisagée par le pouvoir, est le renvoi des enseignants : déjà, l'an dernier, après le départ de Michel Serres, le poste laissé vaquant ne fut jamais remplacé, mais reconverti dans une autre discipline. La mesure prise par le pouvoir central de l'autorité universitaire, illégale de surcroît, puisque non hiérarchique conformément aux lois de la bourgeoisie, décidant de suspendre Judith Miller, militante de la « gauche prolétarienne », de l'enseignement supérieur, en est la preuve la plus éclatante, immédiate et scandaleuse. N'ayant jamais caché sa volonté de voir l'enseignement de philosophie radicalement transformé, c'est-à-dire livré non plus à une minorité d'intellectuels chiens-savants, mais au plus grand nombre et dans la vie de chaque jour, Judith Miller passe pour un de ces éléments de pointe qu'il faut abattre. Procès d'opinion camouflé en désobéissance administrative, son renvoi

n'a déjà certes pas manqué de provoquer des incidents, l'unanimité se faisant autour d'elle à Vincennes tant chez les étudiants que chez les enseignants. (Occupation de la façade le 21 avril.)

La mesure est simple : éliminer un à un les enseignants trop « engagés », pour les remplacer par la suite par d'autres, plus sages, plus discrets, plus conformes à l'idéologie autoritaire. L'échec de cette manœuvre n'est pas certaine, si la riposte ne se fait pas rapidement, et avec toute la violence nécessaire pour faire entrer en jeu l'éternel rapport de forces qui existe entre le milieu étudiant et la police : la solution est ici et non dans les inutiles et ridicules délégations du Conseil de Gestion (?) auprès du ministre. Dans un tract diffusé le 13 avril, les étudiants et enseignants de philosophie de Vincennes considèrent que « l'éviction signifiée par Guichard, de Judith Miller de l'enseignement supérieur, scandaleusement due à un procès d'opinion, vise à affaiblir le département et à préparer sa liquidation. Les masses n'ont pas la maîtrise d'ensemble sur le département : là est la question fondamentale. Dès lors, le pouvoir retombe soit dans les mains de l'administration, soit dans celles d'enseignants ou d'étudiants isolés, prenant des décisions au hasard et hors de tout contrôle collectif et démocratique (nomination des enseignants, des chargés de cours, contrôle des connaissances, matériel mis à notre disposition, etc.). Deux impératifs s'imposent simultanément : la création et le développement des initiatives politiques au sein et à partir du département ; se donner les moyens de satisfaire les aspirations de la masse des étudiants (validation des u.v., licence nationale, etc.). Pour atteindre ces deux objectifs, il faut faire pièce à tout pouvoir administratif ou mandarin qui se substituerait au nôtre. »

Liquider le département de philosophie de Vincennes est une tâche énorme et périlleuse pour le pouvoir. La cohésion qui existe entre étudiants et enseignants, la solidarité exprimée par les autres départements, le nombre impressionnant de militants qui y travaillent, vont rendre à Guichard la tâche malaisée. S'il ne veut pas que tout cela se termine une fois de plus à coups de matraques, de grenades et de chaises, il n'a qu'une chose à faire : donner au département de philosophie de Vincennes un statut national ; mais ce serait reconnaître l'échec dans l'histoire de la philosophie, de l'idéologie bourgeoise, et donner raison à ceux qui pensent : La philosophie est la permanente leçon de rébellion raisonnée...

Affaire à suivre.

Arthur MIRA-MILOS.

Classiques de l'anarchisme (syndicalisme révolutionnaire)

Extrait d'un discours au Congrès ouvrier de Lyon 1878

« Pour nous, la question doit être posée en ces termes : Y a-t-il avantage ou inconvénient à ce que le prolétariat se fasse représenter dans nos assemblées législatives ? A cette question, nous répondons nettement : le prolétariat ne retirerait de cette représentation que des avantages illusoire, que des succès de pure apparence, et cette représentation entraînerait pour lui d'assez graves inconvénients. Parmi les socialistes qui se prononcent pour la représentation directe du prolétariat au parlement... les plus illusionnés espèrent arriver à conquérir légalement la majorité dans les assemblées politiques. Une fois la main au gouvernail, ils comptent faire fonctionner, au profit des ouvriers, tout ce mécanisme gouvernemental qui, jusqu'à ce jour, a fonctionné constamment contre eux. Quelques-uns ont des espérances plus modestes. Ils aspirent seulement à faire pénétrer dans les assemblées une minorité assez forte de députés ouvriers pour arracher à la majorité bourgeoise une amélioration matérielle dans la situation du travailleur, tantôt de nouveaux droits politiques qui lui permettent de poursuivre l'œuvre de son émancipation avec plus de chance de succès. Les plus expérimentés, les socialistes allemands, par exemple, ne voient plus à la conquête du pouvoir par voie électorale.

« En admettant cette tactique (la candidature ouvrière), ils ont en vue seulement un but de propagande et d'organisation. Nous allons réfuter, les uns après les autres, les arguments de ces diverses catégories de partisans de la représentation directe du prolétariat au parlement.

« Est-ce en France que l'on peut se bercer de cette illusion folle : la bourgeoisie assister les bras croisés, dans le plus grand respect de la légalité, à son appropriation légale ? Le jour où les travailleurs feront mine de toucher à ses privilèges économiques, il n'y aura pas de loi qu'elle ne viole, de suffrage qu'elle ne fausse, de prisons qu'elle n'ouvre, de proscription qu'elle n'organise, de fusillades qu'elle ne prépare.

« L'espoir que forment d'autres socialistes de faire pénétrer dans les assemblées législatives une minorité de députés ouvriers assez forte pour arracher à la majorité quelques concessions, est aussi illusoire. Cette

minorité, par cela même qu'elle est minorité, ne pourra rien par elle-même. Elle sera naturellement entraînée à contracter des alliances avec les fractions bourgeoises du Parlement. Certaines réformes politiques, direz-vous cependant, telles que la liberté de réunion et la liberté d'association, peuvent hâter notre émancipation, et si les députés que nous envoyons au Parlement n'obtenaient que ces deux réformes, il vaudrait déjà la peine de les y avoir envoyés. Mais y a-t-il vraiment nécessité d'envoyer des nôtres pour obtenir ces libertés ? La bourgeoisie républicaine n'a-t-elle pas autant d'intérêt à nous les donner que nous en avons à les demander ?

« Ce qui est une arme dans ses mains devient entre les nôtres un instrument inutile (dès cette époque Ballivet avait pressenti l'œuvre de Waldeck-Rousseau). Liberté de presse. Mais que nous importe à nous, d'avoir le droit de faire une chose si nous n'en avons pas les moyens. Liberté d'association ! Pour entendre les débiteurs de belles phrases de la bourgeoisie nous envoie. Liberté d'association ! Associez la misère à la misère ; total : misère. Ces libertés-là, citoyens, seront les conséquences et non la cause de notre émancipation.

« Ceux-là qui, parmi les socialistes, connaissent assez la bourgeoisie pour savoir qu'on ne lui arrachera aucune réforme par la voie légale, mettent en avant ce raisonnement : La participation des ouvriers aux élections nous permet un excellent moyen de propagande.

« Eh bien ! nous prétendons que la représentation directe ne fournit pas aux ouvriers un moyen de propagande et que, si elle les conduit à la formation d'un parti nombreux, elle les conduit à un parti sans organisation et sans force réelle. Quand on parle de propagande, il faut se demander ordinairement deux choses : d'abord quels sont les principes qu'on veut propager, ensuite si le moyen choisi est très efficace pour cela. Ne savons-nous pas que la cause véritable de notre misère est l'accumulation, dans quelques mains, de toute la richesse sociale... et ne voulons-nous pas mettre fin à cet état de choses en remplaçant le mode individuel d'appropriation par le mode collectif ? Ne savons-nous pas, en outre, que ce qui maintient cette

injustice économique c'est l'organisation politique centralisée, autrement dit l'Etat, et ne devons-nous pas être anti-autoritaires et anti-étatistes ?

« Les deux principes qu'il faut donc propager sont les principes de la propriété collective et celui de la négation de l'Etat. Eh bien ! pendant une période électorale, on ne souffle pas un mot de tout cela. Il faut avant tout faire passer son candidat. Aussi, que voit-on dans les programmes électoraux ? La boursofflure de la réforme et le peu de radicalisme du fond.

« Mais, dira-t-on, une fois élu, le député ouvrier développera son programme dans le retentissement de la tribune française et, tiré à plusieurs milliers par tous les journaux, ce programme sera profondément répandu. Nouvelle erreur ! Quand un député ouvrier paraîtra à la tribune, il y sera accueilli par des huées, des interruptions et la musique des couteaux à papier. Les journaux, dites-vous, reproduiront sa harangue ? Oui, tous les journaux de la bourgeoisie la falsifieront, en feront circuler la caricature ; seuls, les journaux socialistes, s'il en existe, inséreront le discours tel quel, et alors ce discours d'un député, dont l'élection a coûté des milliers de francs aux pauvres bourses ouvrières, jouera ni plus ni moins le rôle d'un article ordinaire que l'on eût pu rédiger et imprimer à bien meilleur compte et sans tant de fracas.

« J'admets qu'en montrant le moins possible de rouge dans notre programme, nous arrivions, en France comme en Allemagne, à constituer un parti nombreux ; le jour où nous deviendrons dangereux aux yeux de la bourgeoisie... ce jour de l'intervention brutale, violente, illégale de la bourgeoisie, ce parti nombreux sera-t-il aussi un parti fort, capable de résister ?

« Eh bien ! non, disons-le franchement. Quand un instrument a été fabriqué pour une besogne, il ne faut pas lui en demander une autre. Ce parti, constitué en vue de l'action électorale, n'aura que des rouages électoraux, ses soldats seront des électeurs, ses chefs des avocats. Il pourra sortir de son sein des héros, des martyrs, des Baudin qui sauront mourir pour ce droit ; mais ce parti, armée toute pacifique et légale, n'aura pas l'organisation qu'il lui faut pour résister aux violences des armées de coups d'Etat. »

BALLIVET, des Mécaniciens de Lyon.

DÉMOGRAPHIE

UN MINISTRE nous approuve :

C'est un terrible aveu que constitue le débat qui s'est déroulé à la Chambre sur l'âge de la retraite.

L'obstacle à son avancement a été clairement mis en lumière par M. Robert Boulin, ministre de la Santé publique, auquel nous aurions mauvaise grâce de donner tort.

En effet, bien qu'il ne soit pas (je le suppose) un lecteur assidu du « Monde libertaire », il ne fait que reprendre et dénoncer ce que nous avons dénoncé nous-mêmes depuis toujours.

Il le fait en chiffres et ceux-ci sont éloquents.

Il nous fait remarquer que sous l'effet des seuls facteurs démographiques la charge du régime de la vieillesse qui était de

— 5,3 % de la masse des salaires en 1958.

— 8,20 % en 1965.

— 10,90 % en 1975.

aura doublé de 1958 à 1975 et que si l'on généralisait l'âge de la retraite à 60 ans cette charge tripletrait en 1980.

Nous sommes loin de ce paradoxe, répandu par quelques minus, et selon lequel l'accroissement des naissances allégerait la somme de travail de chacun et en réduirait la durée.

Nous avons fait justice de pareilles théories dans le numéro 136 de ce journal (novembre 1967) par un article dont il est bon de rappeler la conclusion.

L'argument, le voici : les jeunes doivent permettre aux vieux de vivre; s'il y a quatre fois plus de jeunes que d'anciens, ceux-ci connaîtront quatre fois plus d'aisance.

Remettons nos lunettes, Monsieur... je ne sais comment : aujourd'hui les jeunes (dont les études se poursuivent davantage qu'autrefois) sont à la charge de la société jusqu'à quinze ou vingt ans, alors que les vieillards ne survivent pas un pareil nombre d'années à

par HEMEL

l'âge de la retraite, ce qui supposerait la moyenne de mortalité de 80 à 85 ans.

En conséquence si, selon vos vœux, les naissances augmentaient au point qu'il y ait quatre fois plus de jeunes que d'anciens, c'est à ces derniers qu'il appartiendrait de nourrir les nouveaux venus jusqu'à vingt ans, après quoi ils n'auraient plus grand-chose à espérer en retour si toutefois ils étaient encore de ce monde.

Telle est la légère rectification qu'il importe d'apporter à vos brillantes élucubrations.

Faut-il ajouter, Monsieur... dont je ne sais le nom, que votre raison-

nement serait-il établi, ne pourrait satisfaire que les jocrisses, et cela pour une raison élémentaire accessible à un enfant de dix ans et aux lumières de laquelle peut même s'élever à la rigueur un sous-secrétaire à la population. Je vous en offre l'énoncé : un jeune est un vieux en puissance et si vous réclamez quatre fois plus de jeunes aujourd'hui, il y aura quatre fois plus de vieillards dans soixante ans, avec un problème multipliant celui qui se pose aujourd'hui pour eux, ce qui permettra à vos héritiers spirituels de réclamer, dans soixante ans d'ici, seize fois plus de naissances que l'on n'en compte aujourd'hui, et aux héritiers de vos héritiers d'exiger, au nom de votre progression qu'il en soit soixante-quatre fois plus que de nos jours, ce qui peuplerait la France dans 120 ans d'un milliard deux cents millions d'habitants.

C'est là sans doute un petit calcul auquel vous avez oublié de vous livrer, car si l'adage veut que « gouverner c'est prévoir », les réalités nous ont enseigné qu'il était vain d'attendre des hommes au pouvoir des prévisions qui excèdent le temps de leur ministère. »

Rien à ajouter sinon que pris dans l'enchevêtrement de leur erreurs, il arrive à des politiciens d'être contraints de reconnaître nos vérités.

L'ÉCOLE MATERNELLE. ALERTE!

par Monique NEVERS

L'école maternelle en expansion, est déjà en péril car on ne lui porte pas tout l'intérêt qu'elle mériterait. Beaucoup de parents n'attachent pas assez d'importance à la vie scolaire de leurs très jeunes enfants.

Pourtant, c'est la base de la formation de l'esprit de l'homme; c'est son entrée dans la vie sociale.

Les jeux, les chants, les dessins, les découpages, les séances de cinéma et de lecture n'ont pas pour seul but de distraire. Ces activités stimulent l'imagination, la mémoire et force la réflexion. Elles permettent au « petit homme » de s'exprimer, d'assouvir son désir de créer. Il est donc criminel de tuer, dès la naissance, la personnalité de l'enfant en lui imposant déjà les lois d'une société qu'il sera préparé à accepter :

— en considérant le maître comme un être supérieur, aux idées rigoureusement justes, à qui l'élève doit obéir bien « sagement ». Au lieu de cela l'enseignant devrait pouvoir : s'oublier pour pénétrer le plus possible l'enfant et saisir la signification de tous ses actes, afin de l'aider à tirer tous ses dons de l'obscurité; se faire oublier de lui afin qu'il s'exprime sans contrainte.

Il serait peut-être plus utile de leur faire prendre conscience très jeunes, de leur utilité dans la société, de leur laisser acquérir quelque peu d'expérience afin qu'eux-mêmes découvrent les moyens de vivre librement sans empiéter sur la tranquillité d'autrui.

Par exemple dans un groupe d'enfants les jeux peuvent devenir très bruyants (la joie des enfants n'est pas comprimée par la crainte des autres, elle hurle) peut-être obtiendrait-on de bons résultats en les laissant crier jusqu'à ce que l'un d'entre eux en ait assez et demande le silence. Ils pourraient ainsi organiser leur vie en communauté, d'égal à égal, au lieu de subir une autorité contre laquelle ils se révoltent et créent le désordre ou répriment cette révolte et prennent l'habitude de subir passif la volonté d'autrui en laissant périr leur personnalité (mis à part le mal que causent les désirs refoulés selon Freud).

— en demandant la permission de sortir pour les besoins naturels comme si un homme disposait de ses fonctions naturelles et à plus forte raison de celles des autres.

— en subissant l'injustice d'une distribution de bons points.

Un enfant turbulent parce que fatigué, est-il blâmable ?

Un enfant qui possède plus de dons pour dessiner qu'un autre a-t-il droit à une récompense ?

La distraction d'un élève, due souvent à des facteurs dont il est étranger (perturbation d'un milieu familial, etc.) doit-elle être sanctionnée ?

Ces bons points font naître l'esprit de compétition ainsi que l'esprit de ségrégation (les bons élèves sont admirables, respectables, les autres méprisables). Les enfants tenteront de faire mieux non pour améliorer leurs travaux précédents, mais pour avoir une récompense et pour dépasser les autres.

L'école maternelle est donc l'image de la société; c'est là que les élèves, futurs citoyens, apprennent à subir l'autorité d'un dictateur par l'intermédiaire d'un maître.

En glanant parmi les écrits d'André Prudhommeaux

Les Libertaires et la politique

Les libertaires doivent-ils, ou non, prendre des responsabilités face aux événements politiques? La question est controversée. A l'un des extrêmes, se placent les camarades qui, une fois pour toutes, prétendent « s'insoucier » (1) de ce qui se passe dans le monde, pour chercher en eux-mêmes leur équilibre et la satisfaction de leurs besoins.

A l'autre extrême se trouvent ceux qui vivent dans la surexcitation perpétuelle des moindres fluctuations du jeu politique tel qu'il se pratique entre professionnels. Ils s'imaginent qu'ils doivent (ou peuvent) intervenir efficacement dans chacune des inextricables *combinazione* dont le sens, incertain pour les acteurs eux-mêmes, leur échappe presque toujours. A tout bout de champ, leur désir d'engagement, d'intervention active dans les événements, se traduit par des « révélations » feuilletonesques, des « analyses » sensationnelles, des déclarations enflammées au nom des masses prolétariennes et populaires qui, on peut le dire ici, s'en « insouciant ».

Le rôle politique le plus utile, à mon sens, que joue dans ces conditions le secteur libertaire, est non pas politique au sens propre du mot, mais éducatif. Il consiste à mordre sur l'extrême gauche politique tout en combattant les menées d'extrême droite. En détachant du parti communiste — étatiste et totalitaire — pour les amener sur le terrain antiétatique, les éléments qui se placent sur le terrain de l'opposition « ouvrière » menant à la dictature dite « du prolétariat » en constituant, d'autre part, une force vigilante tendant à s'opposer, par la grève et l'action directe, aux menées de la droite fasciste et cléricale, les libertaires, dans les périodes de « normalité », contribuent efficacement à préserver les libertés fondamentales de l'individu, et cela d'autant plus qu'ils s'abstiennent de toute intrusion directe dans la politique d'opposition simplement « antigouvernementale ».

Ce rôle, toutefois, suppose l'existence d'une certaine stabilité, d'un certain équilibre politique qui, de nos jours, sont perpétuellement menacés. Toutefois la menace ne vient pas de la « nette division du monde en deux blocs ». Un monde ou un pays divisé en deux partis opposés qui s'équilibrent et se neutralisent presque automatiquement, jouit par là même d'une sécurité relative, et tombe très difficilement dans les aventures de la guerre civile ou internationale. Celle-ci éclate au contraire presque inévitablement lorsqu'il existe une possibilité d'erreur et de surprise, de « prise en traître » d'un protagoniste par le jeu d'une coalition ou d'une neutralité inattendue. Les exemples de cette nature nous sont aujourd'hui familiers et pourraient être multipliés à l'infini. En 1914, l'Europe centrale attaque la France et la Russie, croyant à tort être

assurée de la neutralité des Anglo-Saxons. En 1939, les Occidentaux comptent fermement sur la Russie pour s'opposer à l'axe Berlin-Rome-Tokio; par un coup de théâtre diplomatique, Molotov s'allie à Ribbentrop. Presque sans coup férir, les deux compères se partagent l'Europe continentale cependant que le Japon s'annexe les colonies européennes du Pacifique et de l'Océan Indien. Il faudra la résistance inattendue de l'Angleterre, la « querelle d'Allemand » cherchée par Hitler à Staline et l'effort gigantesque des U.S.A., qui semblaient neutres, pour rétablir la situation. Sur le plan politique intérieur, il en est de même. A l'origine de chaque coup de force réussi de l'histoire contemporaine il y a un retournement subit d'alliances.

En Italie, le Duce profite de la neutralisation réciproque du libéral bourgeois Giolitti et du mouvement semi-insurrectionnel des ouvriers italiens, pour jouer les troisième larron et s'emparer du pouvoir. En Russie Lénine avait agi de même. Après avoir opposé les Soviétiques à la constitution et Kornilov à Kerensky. En Allemagne, c'est par la rivalité et la complicité « paradoxales » de Staline qu'Hitler a triomphé de la République de Weimar. Et l'on peut dire sans exagération qu'en Espagne comme en Allemagne le communisme a servi à la fois de prétexte et d'auxiliaire au fascisme. L'élément conservateur-libéral, à l'échelle nationale et internationale, croyait à la neutralisation réciproque des partis extrêmes de droite et de gauche, il pensait par là conserver sa possibilité de manœuvre. En fait le partage des dépouilles démocratiques était déjà décidé et, tout en s'observant avec méfiance, les totalitaires de droite et de gauche allaient trouver l'occasion d'un coup de Jarnac commun contre les libertés populaires. Et faut-il rappeler le 6 février 1934 qui vit communistes et fascistes se ruer ensemble vers le Parlement français pour mettre fin à la III^e République, laquelle comptait béatement sur leur antagonisme irréductible ?

Est-il besoin de dire que les mêmes éléments, coalisés dans les mêmes circonstances, se sont retrouvés hier encore sur les Champs-Élysées pour conspuer le gouvernement Laniel et acclamer le maréchal Juin ? A chaque tournant de l'histoire récente, la guerre des partis ou la guerre des États surgit presque toujours de la coalition inattendue de forces qu'on jugeait adverses, ou de l'intervention, dans un sens ou dans l'autre, de forces qu'on jugeait neutres, et ce n'est presque jamais l'existence de contradictions stables, permanentes et équilibrées, d'intérêts antagonistes ouvertement proclamés qui occasionne la catastrophe. Ce n'est pas la lutte spontanée des classes, c'est l'existence de partis militarisés, fanatisés et disciplinés, capables par conséquent de foncer sans crier gare sur l'ami et l'allié de la veille, de se coaliser avec l'ennemi d'hier, et d'accomplir brusquement n'importe quel « tour-

nant », qui constitue le danger essentiel qui menace la civilisation. Cette ambivalence révolutionnaire-réactionnaire qui est l'apanage par excellence des formations tendant au totalitarisme, doit être familière aux anarchistes, qui en furent si souvent les dupes et les victimes. Aussi ne pouvons-nous concevoir le rôle politique conscient des minorités libertaires, dans un pays comme la France ou l'Italie, que comme un rôle de vigilance attentive pour opposer l'action directe, la désobéissance civile, la grève et la résistance individuelle et collective sous toutes leurs formes, à chaque empiètement des totalitaires de gauche ou de droite contre les libertés civiles et les droits fondamentaux du peuple travailleur.

Quant aux offensives économiques et sociales des paysans pour la terre, les ouvriers pour la possession réelle des instruments de production, des opprimés pour la fin des occupations militaires et coloniales, il va sans dire qu'elles ne sauraient nous être indifférentes.

Lorsque tel est le cas, notre rôle est d'accentuer la conscience et le caractère responsable des actions spontanées surgies du peuple; et, dans le cas contraire, il nous appartient de préconiser les voies et moyens adéquats à la conquête et à la défense de la liberté pour tous. A cela, selon moi, se borne l'intervention directe des libertaires dans la politique. Pour le reste, c'est une antipolitique clairvoyante quant aux réalités auxquelles elle s'oppose, et quant aux effets qu'elle peut avoir — donc intelligente et mesurée jusque dans son refus d'engagements inconsidérés — qui peut et doit être préconisée comme guide de notre conduite sociale.

André PRUDHOMMEAUX.

Extraits de « Les Libertaires et la Politique », brochure publiée par « Les Cahiers de Contre-courant ».

Ballade sans lieu ni temps

Compagnons de l'amitié, compagnons des cieux étoilés et de ceux voilés de brume, du soleil comme de la pluie, nous avons refusé la vie rigide et droite, glaciale et propre, confortable et moderne que nous offrait le travail régulier et étrié, nous avons tourné le dos à la machine à laver, à la télévision, au frigidaire et au mobilier dernier cri, pour sourire à la vie.

Ensemble nous avons traîné dans les

faut pas d'heure pour écrire, ni pour chanter la joie ou la couleur du temps qui passe. Il ne faut pas d'heure pour lire, pour dessiner, pour peindre, ni pour sourire, ni pour pleurer; pas besoin d'heure pour faire ce qu'il nous plaît de faire, pour discuter, se balader et vivre aujourd'hui pleinement.

Aucun carillon n'a sonné pour nous l'heure de la révolte ni celui du refus.

par HELLYETTE

rues bruyantes et animées, ensemble nous avons aimé la solitude des vieux quais lorsque la nuit tombe sur Paris. Ensemble nous avons marché, au hasard des jours et des nuits, aimant le soleil assouffant, le léger souffle du printemps, le vent méchant, le froid brutal, les salles surchauffées et les atmosphères enfumées; recevant le présent de la nuit lorsque d'un réverbère vétuste un rayon perçant le brouillard nous fait oublier le lieu et le temps. Ensemble nous avons profité du gain de celui qui avait travaillé, tantôt lui, tantôt toi, ou bien moi, sans tour de rôle et sans compter : on ne divise pas l'amitié. Ensemble nous avons discuté, sans regarder l'heure, sans courir, sans penser à demain, sans crainte du réveil-matin qui sonne régulièrement pour ceux qui ne savent pas vraiment vivre; et si pour nous il est méchant, de temps en temps, on lui pardonne ses petites crises.

Nous ignorons les journées planifiées, les activités minutées. Il ne faut pas d'heure pour s'aimer. Nous refusons l'amour limité, enregistré, stérilisé. Il ne

On nous appelle « des paresseux » et nos journées sont plus remplies que les jours gris des « braves gens », nos journées sont multicolores; elles ne sont jamais monotones, elles ruissellent de bleu et de vert, couleurs du pavé de Paris quand la pluie a lavé son ciel, elles éclatent d'orange triomphant quand le soleil à son couchant meurt sur le bord de la Seine. Timide, un rose pâle et tendre passe dans le ciel et annonce le vent. Nos journées sont multicolores comme les feuilles qu'emporte le vent.

Lorsque « l'honnête homme » rentre chez lui sa journée de travail finie il a la conscience tranquille et l'esprit au repos, il sait de quoi demain sera fait. Nos journées ne sont jamais terminées, notre esprit jamais au repos, nous avons conscience de notre responsabilité et de celle de tous dans la marche à la mort du monde moderne; dans la mise au rebut de tout ce qui est simple, clair et chaud, au profit du confort, de l'élégance et du vide. Face à la vie insipide qu'on voudrait nous voir adopter, resserrons nos liens, compagnons de l'Amitié.

CONTRE LA CONFUSION

N'a-t-on pas vu un gaulliste de gauche faisant autorité, un malheureux Vallon baser sa théorie sociale sur Proudhon? N'a-t-on pas vu certains anarchistes helvétiques abusés par la mode pro-chinoise incorporer Mao à leurs errements? N'a-t-on pas vu Nietzsche faire les frais de la propagande nazie? Je vous le dis, plus que jamais : qui sera verra.

A l'origine, Bakounine avait corrigé les tropismes pernicieux de Marx. Dans « L'Homme révolté », Albert Camus tailait en pièces toutes les prophéties, tout le messianisme du Capital et faisait le constat des applications d'une brillante théorie économique qui sut mettre en équation l'exploitation patronale par le truchement de la plus-value. Les mises en garde, les rectificatifs fondamentaux de Bakounine se voyaient confirmés.

Comme Bakounine l'avait prédit, la dictature du prolétariat a créé une classe formée d'aristocrates ouvriers, d'intellectuels avisés, d'affairistes, d'opportunistes. Etat signifie division donc classes. Celles-ci doivent disparaître lors de la Révolution sociale ou jamais.

Et l'Etat, avant d'être l'exécutif est le législatif et une minorité légiférant pour la masse s'appelle une classe — privilégiée. Les décisions doivent être prises à la base, par les personnes concernées par elles. Que pour la commodité de l'exécutif, il y ait délégation suivant un contrat synallagmatique, cela n'est point dangereux et est même souhaitable dans la mesure où la base contrôle en toute occasion ses députés toujours nommés pour un temps relativement court, députés révocables bien entendu au bon loisir de la base et rapportant fidèlement tous leurs actes à celle-ci.

Potentiellement Marx porte Staline. Je trouve bien ingrat et bien malhonnête le reniement tardif du « Petit Père des Peuples » (trois fois P comme trois Putains majuscules) par les partis communistes, non maoïstes, devrais-je ajouter pour être honnête avec les malhonnêtes. Mais qu'est-ce que cela à côté d'autres trahisons? Qu'est-ce cela quand on leurre effrontément le prolétariat mondial, quand on collabore ouvertement avec le patronat, quand on applaudit

aux guerres nées d'intérêts capitalistes, quand on participe à l'écrasement des révolutionnaires, quand on les vend?

Nous n'avons pas plus de sympathie pour les sous-produits d'un Marx impeccablement interprété par un Lénine se reniant de page en page. Dès 1918, le commissaire aux Armées Rouges, un certain Trostky fomentait l'enrayement de la rébellion makhnoviste en Ukraine, rébellion dénonçant l'accaparement de la Révolution par une minorité autoritaire. Après avoir confondu Makhno avec le traître « blanc » Denikine, Trostky brilla à Cronstadt, « fief pourri » des socialistes révolutionnaires, « citadelle honteuse des sales anarchistes ».

Marx ne suffisait pas à Mao et aux maoïstes, on vit ceux-ci faire appel à Confucius, ce sage qui sut si bien jouer à l'ordonnance militaire en important d'Occident sa technique de notations conventionnelles, de sélection, bref d'ordre ordonné. Mais de Lao-Tseu, le nécessaire complémentaire de Confucius dans l'âme chinoise traditionnelle, pas un mot. En effet, le maoïsme par sa spontanéité et sa compréhension directe de la vie n'admet aucun formalisme social, aucune dictature. Décidément Staline est fort déboullonné, son spectre devant se marier à celui de Confucius pour devenir le coryphée vigilant de l'hystérique ballet contourné par le « nautonier Mao ».

L'anarchisme ne peut que se perdre en s'alliant aux formations autoritaires — cela revient à jeter de la boue dans une eau limpide. Certes, une collaboration sur un point donné, pour une action préalablement déterminée et arrêtée n'est pas à repousser de prime abord. Si sur un plan pratique, les leçons de l'expérience russe et espagnole ont été assez éloquentes, que faut-il attendre sur un plan théorique des flirts de certains libertaires avec les marxistes? N'est-ce pas faire montre de peu de foi dans les possibilités avouées ou encore latentes de l'anarchisme? Ces flirts entretenent en outre une malencontreuse confusion et permettant d'innombrables gloses suspectes ressemblent à une louche adhibition.

Jean-Yves QUEFFELEC.

L'AGE D'OR

par P.-J. GARSON

Les loisirs sont l'expression la plus édifiante de la société de consommation. Chacun réclame du temps libre, une réduction des heures de travail. L'idée qui mordait jadis la chair des capitalistes et les faisait trembler, c'est-à-dire la mobilisation des esprits par les doctrines « agitatrices », et donc la nécessité d'un abrutissement par le labeur, ne remue plus qu'une poignée de cinglés.

Encore une fois, les exploités ont bien monté leur coup. La victime n'a rien fait. Elle s'est contentée d'être une victime. On lui a inculqué des principes qu'elle a ingurgités, on lui a inoculé des poisons modernes qu'elle a bien assimilés. Elle croit, elle est intimement persuadée que la voiture est indispensable à l'homme au même titre que le casse-croûte ou la fesse.

Accorder aux travailleurs des loisirs plus nombreux n'est pas prêter la main aux menées subversives, rendre l'homme disponible pour la découverte des vérités premières (exploitation, sous-développement intellectuel, télé-prison, sport-prison, tiercé-prison, maison-prison). Il suffit d'avoir choisi des distractions pour lui comme les vieux cons choisissent les lectures de leurs enfants.

Le bourreau fait des mimes à la victime qui, tout en lui faisant des pieds de nez, le suit docilement jusqu'au billot. Mais l'exécuteur, pas tou, ne coupe pas la tête des innocents. Il se contente de la vider. La calme victime se sent libre parce qu'elle n'a jamais mis sa liberté à l'épreuve, qu'elle n'a jamais eu à l'exercer. Qu'elle s'en avise, comme en mai 1968, qu'elle en tâte les bords, et elle constate sans effroi qu'ils ne sont pas larges. Qu'importe qu'une émission de télé soit interdite parce qu'on y voit des « calottes chantantes », que les bien-pensants battent soudain l'air de leurs bras pour se signer, que les bien-placés fassent dans leur détroque!

Au milieu de tout cela, du samedi matin au dimanche soir, les moineaux

du bois de Vincennes sifflent aux oreilles des petits employés, les pies — attirées comme chacun sait par ce qui brille — bavardent avec les cadrons moyens et supérieurs sur les gazons entretenus des propriétés privées. S'il pleut, on allume le petit écran, qui est bien suffisant pour cacher ce qui se passe derrière, et on ferme sa gueule. Pour tous, la politique est comme le temps. Quand il fait bon, on est content, quand il pleut, on hausse les épaules, on s'enfonce un peu plus dans son fauteuil. On n'y peut rien. Qui se plaint de ne pas exister, d'être victime d'idées imposées, de rêves imposés, du terrible besoin d'argent? Personne. Qui se plaint de gagner moins que le voisin, de payer plus d'impôts? Tout le monde.

Je me prends à nous imaginer en proie à la plus affreuse des faims. Et je me dis que ce serait trop beau. Que les tripes s'échaufferaient, brûleraient de haine pour cette société qui décompose les hommes et les fait puer. Je m'arrête. La consommation alimentaire va bon train. Pour un type qui lit le « Monde libertaire », il y en a mille qui épluchent « Salut les Copains », « Mademoiselle Age Tendre », « Télé-7 Jours » (encore). Les femmes tranquilles dévorent Guy des Cats qui a une vieille peau tannée, les bonshommes la « Série Noire », qui n'a rien à voir avec le drapeau noir. Peyrefitte est un grand écrivain qui n'épargne personne, Hika Zarai est en danger de mort. Au Vietnam, ça peut aller, merci.

Quant à ceux qui s'intéressent à la politique, ils lisent « Minute » dans les gogues et « L'Express » ou le « Nouvel-Obs. » dans le métro. Reste les distingués lecteurs du « Monde », qui se foutent complètement de ce qui peut arriver aux gens qui peuplent le titre de leur journal.

Alors, qui parle de révolution? Réfléchissez, voyons, c'est simple! Tous ceux dont je viens de parler. Y a pas à dire, c'est l'Age d'Or!

« JACOB »

Un LIVRE de Bernard THOMAS

« Si vous aviez commis un vol, à votre âge, ce ne serait pas trop grave. Mais vous êtes anarchiste, mon jeune ami, et ça... »

VULLIEZ (Procureur de la République)

Ecrire la vie de Marius Jacob (*) était une entreprise délicate, pleine de traquenards. Bernard Thomas s'en est acquitté avec honneur.

Marius Jacob est un de ces êtres insaisissables qui hantent l'anarchie du début du siècle. C'est l'âme et le corps jetés avec averse dans une cause « injustifiable » : le vol, la reprise individuelle. Servir l'anarchie sur ces bases-là, est ingrat, plus que complexe : il s'agit de voler les voleurs, de piller les pillards, prêtres, banquiers, rentiers... afin de s'acquitter de son droit à la vie et de renflouer les caisses du mouvement libertaire. « J'ai cambriolé assez de prêtres. Chez tous, j'ai trouvé un coffre-fort et quelquefois plusieurs. Ils ne renfermaient pas des harengs saurs, je vous prie de croire. S'ils contenaient quelques hectogrammes de pain à acheter, ils contenaient aussi les fortes sommes que les imbéciles envoyaient à Dieu et que les porte-soutanes gardaient. »

Jacob est plus qu'un simple « cambrioleur », c'est un militant actif de la cause libertaire au même titre que l'ont été à leur manière des Pelloutier, Griffuelles, Louise Michel, Sébastien Faure ou Lecoin; son but a toujours été de faire progresser la voie de la révolution socialiste anti-autoritaire.

Bernard Thomas nous présente Jacob sous l'angle de la connivence, de la complicité. Loin d'être un vague recueil de notes, son livre est le témoignage d'une vie, d'un exemple, d'une réalisation. Homme total, anarchiste intransigeant (plus que l'infâme caricature qu'en fit l'écrivain Leblanc avec Arsène Lupin), tel est le voleur qui nous est pré-

senté. Thomas sait faire aimer son malfaiteur; quand celui-ci tire sur les gendarmes, ou lorsqu'il tient tête au président du tribunal, on sent toute la passion de l'historien imprimée entre les commentaires. Déjà dans « La bande à Bonnot », Thomas avait réussi avec une vigueur inouïe (elle venait du cœur sans doute) à démystifier ceux qui furent les « bandits tragiques », et bien souvent mis au banc de la « bonne » société libertaire. Il pratique de même avec Jacob, toujours à l'aide de ces mêmes accents du cœur pour celui qui passa vingt-cinq années de sa vie dans les bagnes français de Guyane pour avoir cru un peu « trop » sincèrement que la révolution était possible et que le monde libre pourrait en accoucher.

Vingt-cinq années de Guyane, avec moins de verve que « Papillon », moins de faste, moins de « littérature », mais avec plus de vérité et aussi d'amour. Le drame de Jacob fut celui d'un homme à la recherche de sa réalisation. Il espérait dans le peuple qui se réveillerait fatalement un jour; mais ce peuple n'a pas bougé; mis à part ses camarades libertaires, les autres ont regardé béatement la justice bourgeoise faire son « œuvre » de purification.

La langue n'offre pas assez de mots pour faire l'éloge de ce livre indispensable écrit avec le cœur et la raison. C'est la vie d'un grand libertaire qui y est racontée magistralement à la mesure de son « héros ». Il me restera toujours l'image tragique de l'amour passionné que souffrait ce « bandit » pour la seule femme de sa vie : sa mère. C'est un livre à lire aujourd'hui quand le désespoir se fait pesant...

Arthur MIRA-MILOS.

(*) « JACOB » de Bernard Thomas (Tehou, éd.), en vente à la Librairie Publico.

LES ANARCHISTES
DANS LA F.M.
par Léo CAMPION

En vente à la Librairie PUBLICO
Prix = 25 francs

En vente à la librairie Publico :
— L'ANARCHIE —
et
LA SOCIÉTÉ MODERNE
PRÉCIS SUR UNE STRUCTURE
DE LA PENSÉE ET DE L'ACTION
RÉVOLUTIONNAIRE ET ANARCHISTE
par MAURICE JOYEUX
(L'auteur du « Consulat polonais »)
(Nouvelles éditions DEBRESSE) Prix : 15 F

A la Mutualité avec le groupe Louise Michel

par Jean-Ferdinand STAS

Pour le groupe libertaire Louise-Michel, dont les activités rayonnent depuis 25 ans sur la région Nord de Paris, et plus particulièrement dans le XVIII^e arrondissement, c'est maintenant une tradition de tenir son gala annuel à la Mutualité; on peut d'ailleurs se demander s'il ne faudra pas, à l'avenir, envisager le Palais des Sports, tant l'affluence grandit d'année en année.

Cependant, il est gênant de constater que, depuis trois ans surtout, l'ambiance évolue déplorablement dans nos fêtes, Elisée Reclus a affirmé avec raison que « l'Anarchie est la plus haute expression de l'ordre », encore faut-il être véritablement anarchiste pour pouvoir vivre cet ordre-là. Il est certain que nos galas, qui sont pour notre mouvement un précieux apport, pour nos œuvres sociales le plus clair du fonds, ne pourront se poursuivre si nos amis artistes, qui nous aident bénévolement, ne peuvent se faire entendre. Nous sommes décidés à mettre le holà à des manifestations grossières qui se croient peut-être très libertaires, mais qui, en réalité, briment à la fois les interprètes et les spectateurs. J'engage les perturbateurs à réfléchir et surtout à bien lire et faire leur profit de l'article que notre camarade JOYEUX publie en page 16 de ce journal.

L'excellent programme, monté de main de maître et savamment dosé par Suzy CHEVET, infatigable animatrice du groupe, fut présenté par le bon chansonnier Pierre STILL.

Tout d'abord Paule GUENOLA, jeune chansonnière des cabarets parisiens, nous chante ses œuvres en s'accompagnant à la guitare; sa « Carmagnole » fut très applaudie et reprise en chœur.

Voici maintenant un groupe aussi agréable à voir qu'à entendre: « LES CINQ SAISONS », ceux-là travaillent en équipe, écrivant et composant leurs chansons avec beaucoup de goût, leurs trouvailles visuelles sont excellentes et leur science du chant choral consommée.

Notre vieil ami DADZU arrive ensuite avec son cheval, ses lusains, sa belle humeur sarcastique en diable, sa bonhomie et son spirituel talent. En l'espace d'un couplet de son cru, il vous trousse le portrait en pied des maîtres du jour ou d'hier et les ridiculise selon leur mérite; en quelques minutes, il démolit avec brio tous les puissants du jour.

Notre camarade JOYEUX lui succède; en quelques phrases, il met en garde le public contre ce qui se trame actuellement dans les officines du pouvoir, cette fameuse loi anti-casseurs qui

serrera un peu plus le carcan qui nous opprime, si nous laissons faire.

C'est maintenant le jeune comédien Henri KUHN qui vient nous dire avec beaucoup de simplicité et d'aisance de vigoureux poèmes de Jacques Prévert, Boris Vian et Miquel Hernandez. Interpréter un poème est un art difficile et, a fortiori, un poème moderne. L'artiste ne peut compter que sur son intonation et sa sincérité; Henri KUHN conjuguant ces deux qualités nous a parfaitement convaincu de son grand talent.

Arrivant de Grenoble, et accompagnée à la guitare par Romy La Motta, Christine BARE, jeune auteur-compositeur, interprète ses chansons d'une voix fort agréable, chansons d'amour de très bonne facture; soutenues par une belle fille, voilà qui n'est pas commun. Pour peu que le disque, capricieux passe-partout, veuille bien lui sourire, elle se taillera une place de choix.

Pour clore cette première partie, un ami de toujours, Maurice FANON, un homme qui compte dans le monde de la chanson, l'auteur de succès comme « L'écharpe », « A la Jésus », « Jean-Marie de Pantin » et de beaucoup d'autres qui ne passent pas sur les antennes de la radio, mais lui valurent une agression qui l'honore, nous clama sa haine de la guerre et de l'injustice, son amour de la vie et de la liberté. En ami, je dirai à Maurice FANON qu'il doit, pour durer, se soigner jalousement et se prodiguer moins fougueusement. Je sais bien que tu prendras cela pour des conseils de « vieux con », mais si la bohème a son bon côté, il ne faut pas qu'elle prive de ta voix tous ceux qui l'aiment et que tu aides à supporter leur mal de vivre.

Après un entracte où les rafraichissements furent les bienvenus, notre bon camarade Georges BRASSENS, accompagné à la contrebasse par son fidèle et talentueux ami Pierre NICOLAS, assura la seconde partie du programme. Faisant alterner le nouveau et l'ancien, il nous régala des petits chefs-d'œuvre finement ciselés que sont toujours ses chansons. Nous en faisant savourer une douzaine, il termina son tour par « Les copains d'abord », montrant par là, à mon sens, qu'il n'était pas venu pour des rigolos mais pour ceux qui, comme lui et nous, pensent que l'anarchie est une trop noble compagnie pour la partager avec n'importe qui.

Merci à tous les artistes qui assumèrent ce beau spectacle, sans oublier notre bonne Claude VALERIE qui tint le piano avec sa maestria coutumière.

★ POÉSIE

par Dominique FARGEAU

« JE DIS MA LIBERTÉ »

Le Théâtre « La Bruyère » nous offre un peu de poésie. C'est Renée Caussion qui s'est assigné la tâche délicate de réciter la poésie des siècles. De Ronsard à Queneau, en passant par Michaux, Desnos et Prévert, nous voilà transportés sur les rives du merveilleux, du rêve et de l'humour. Accompagnée de projections diapositives souvent fort réussies, et d'une excellente musique due à Patrice Sciortino, Renée Caussion,

si elle manque parfois d'assurance, sait nous faire voyager agréablement. La proximité de Pigalle et de Montmartre y est sans doute pour quelque chose.

A l'époque de la Pop'music ou des pièces de Labiche, remercions Georges Vitaly d'avoir laissé s'exprimer ici quelques-uns de nos plus chers désirs. La poésie garde encore ses droits, même si elle manque souvent à ses devoirs...

★ RADIO

par Maurice LAISANT

C'EST PAS VRAI !

Il serait abusif d'exiger d'un speaker sportif de la Radiotélévision des connaissances hors du commun.

Mais ce que l'on pourrait, en revanche, espérer, c'est que celui-ci s'abstienne de faire étalage de son ignorance.

Le dimanche 5 avril, le préposé à la semaine sportive crut bon de nous rappeler, à propos de la lutte et de son histoire, que, lors de « l'entrevue de camp du Drap d'Or », François-I^{er} avait fait toucher les épaules à Henri IV.

Sur quoi, il enchaîna. Après réflexion, il rectifia qu'il s'agissait, non d'Henri IV, mais de... Henri II. En fin d'émission, il s'excusa de sa

double erreur et nous fit connaître qu'il s'agissait effectivement de... Charles Quint.

Pour peu que l'émission se fût poursuivie, le défaut du robuste roi de France eût été George V, Deschanel ou Paul Doumer.

Certes, on ne peut pas demander à nos speaker d'avoir leur certificat d'études, mais l'on pourrait leur faire entendre que, parfois, comme le « camp du drap... » le silence est d'or.

Et l'on pourrait également leur lire la fable du « Singe et du Dauphin », ce qui serait de surcroît pour eux, l'occasion d'apprendre l'existence de Jean de La Fontaine.

★ TÉLÉVISION

COMPLICITÉ

Il ne suffit pas de faire grève le 1^{er} mai pour apparaître aux yeux de tous avec le sourire de l'innocence sur le visage, la télévision nous confirme une fois de plus ce que, sous une autre forme, les fabulistes nous rebattent les oreilles, depuis des siècles, à savoir que derrière le sourire s'abrite parfois des sentiments viles.

par Suzy CHEVET

Le 1^{er} mai cette année a été le reflet de la situation du pays. Le parti communiste ayant pris l'affaire en main, de nombreux ouvriers étaient restés chez eux, jugeant qu'ils n'avaient rien à faire avec ces gens-là.

D'autres, à qui aucune leçon ne profite, avaient cru bon de lui apporter sa caution et naturellement aujourd'hui, les polémiques entre ces esprits légers et les stalinien du parti communiste français rebondit. Si nous ne comprenons pas ce que les premiers allaient faire dans cette galère, nous comprenons aujourd'hui leur indignation même si l'étonnement qui l'accompagne relève de l'enfantillage.

En fait, le véritable front unique de ce défilé fut constitué par les stalinien, les flics et le gouvernement. Les premiers en effet, désignant par leur mot d'ordre et par leur manœuvre où se trouvaient les « gauchistes » (les « casseurs » comme ils disent) à matraquer.

Que la C.F.D.T. et que le P.S.U. dont une certaine clientèle est gauchiste se soient indignés et que la polémique soit née du comportement des communistes, rien d'étonnant, mais ce qui est le plus significatif, c'est l'attitude de la télévision, organe du gouvernement... Après avoir à midi, dans une très brève intervention, donné la parole à un communiste et à un P.S.U., on aurait pu croire le débat clos... Il n'en était rien et le soir, la première chaîne, vous savez celle qui prétend à l'indépendance, donnait audience au rédacteur en chef de « L'Huma-Dimanche » qui, longuement présentait une version tronquée de l'événement et insultait basement les mouvements révolutionnaires sans qu'en contrepartie aucun d'entre eux puisse répondre aux accusations infâmes portées contre eux.

Indépendant du gouvernement, cette première chaîne?... Jusqu'à la gamelle sans plus ! Indépendante du parti communiste... C'est à voir.

En réalité, tout se passe comme si pour les petits bourgeois « trouillards à souhait », le P.C. constituait le dernier rempart auquel rêvent les esprits inquiets. Il s'agit du pari de Pascal. Oh ! Naturellement, on préfère le système actuel basé sur le profit, mais si par hasard, il devait disparaître un jour, on compte sur le parti communiste, parti de l'ordre et mon Dieu, si on sait faire à temps la conversion nécessaire, eh bien, on peut avoir la chance d'être embarqué dans la nouvelle classe dirigeante...

A tout hasard, quelques gestes peuvent aider !

Ce cher et vieux Pascal... comme « fille de joie » il fait aussi bien que M. Pompidou ou M. Duclos, les frères siamois de la contre-révolution.

★ CINÉMA

par A. M.-M.

LES POUPEES DU DIABLE

L'auteur de « Dracula » et de « Freaks », Tod Browning, revient sur les écrans parisiens avec « Les Poupées du Diable » (« Devil's Doll ») (*) réalisé en 1936.

Un banquier, pour se venger de « malhonnêtes » associés qui l'ont fait condamner « injustement », se sert de l'invention terrible de son compagnon de cellule : cette diabolique invention permet de réduire les êtres vivants, hommes et animaux, à la taille de poupées, et les rend dociles et obéissants. Film truffé d'images surréelles, étranges, déroutantes, où se mêlent humour, tragique et merveilleux. Truquages parfaits, qui rendent à l'homme la vision de son pouvoir, l'usage de son rêve de domination. Le règne de la poupée devient séduisant, dans ce nouveau quignol fantastique.

Le film de Tod Browning est à voir. Ceux qui ont aimé « Freaks » et « Dracula » ne seront pas déçus. C'est de la même verve, déroutant et captivant. Le banquier sera vengé, tout retrouvera son ordre et sa « juste » dimension.

Des personnages de la taille d'une poupée, pour un grand film ! « Les Poupées du Diable » feront sourire ou épouvanteront, mais personne ne restera insensible à leur charme étrange; et on ne sait vraiment plus, dès lors, si l'homme est vraiment une grande chose ou un être ridicule. Que les amateurs de feuilletons érotico-intellectualistes restent chez eux, ce film ne les intéressera en aucune manière. C'est également un de ses grands mérites...

(*) Cinéma « Le Styx », 11, rue de la Huchette (5^e).

« LA RUE n° 7 »

Revue culturelle, littéraire, d'expression anarchiste
éditée par le groupe libertaire Louise-Michel

EST PARUE

SOMMAIRE

EDITORIAL
LA PENSÉE ANARCHISTE
Ciel et terre politique (Jean-Loup PUGET)
Le matérialisme et la révolution énergétique (Maurice FAYOLLE)
Construire, détruire, construire (Roland BOSDEVEIX)
Orgueil (Paul CHAUVET)
NOTRE TEMPS
Le monde islamique (Maurice JOYEUX)
Les travailleurs immigrés (Michel BONIN)
BIOGRAPHIE
Gabriel Giroud (Jeanne HUMBERT)
Sébastien Faure (Maurice LAISANT)
PHILOSOPHIE
Egarements philosophiques (Arthur MIRA-MILOS)
LITTÉRATURE
Le mot, voilà l'ennemi (Léo FERRE)
L'homme malade de la rage (Bernard CLAVEL)
L'odeur de l'amour (Maurice FROT)
CHRONIQUES
Retour de la littérature populaire (Maurice JOYEUX)
De la putain (cinéma) (Arthur MIRA-MILOS)
Tonton Georges (Michel BONIN)
Le folklore négroïde (variétés) (Suzy CHEVET)
Tous les numéros de « LA RUE » depuis sa parution sont en vente à la librairie Publico
Abonnement : 4 numéros 22 F - Abonnement de soutien : 4 numéros : 30 F
Tous renseignements utiles à la Librairie Publico
Prix : 6 F l'exemplaire

ARAGON, PRISONNIER POLITIQUE

(André Bolland, éditeur)

Voilà un livre dont l'intérêt dépasse la personnalité de l'homme qui en fournit le sujet. C'est toute une période qui défille devant nos yeux. Celle de la grande aventure intellectuelle de l'entre-deux-guerres. Bien sûr, le personnage central est analysé à travers son œuvre littéraire comme à travers son comportement politique, mais on ne peut pas dire que l'auteur nous apporte des éléments nouveaux. Les Entretiens d'André Breton à la radio, édités par Gallimard nous avaient fait connaître le comportement des hommes qui formeront l'équipe surréaliste. Mais Alain Huraut rassemble tous les documents que nous connaissons et les confronte avec l'évolution de l'œuvre d'Aragon de façon à nous faire comprendre le rapport qui existe entre son évolution politique et son évolution littéraire. Il le fait avec mesure, sans jugement polémique excessif. Nous sommes simplement amenés aux jeux des comparaisons et des confrontations. Et c'est terrible. Jamais le personnage ne m'a paru si méprisable ! Peut-être plus encore par ce que le livre ne dit pas, mais que l'attitude d'Aragon devant l'affaire Garaudy confirme, l'incroyable veulerie, la lâche résignation d'un personnage qui, toute sa vie, restera suffisamment en marge pour sortir du lot et suffisamment intégré pour jouir de tous les hochets de cour que le Parti distribue à ses laquais.

Je pense cependant que ceux d'entre nous qui étaient déjà avertis du comportement d'Aragon suivront avec intérêt le cheminement de la pensée de l'auteur qui marque l'évolution du personnage de sa rencontre avec Elsa Triolet. Il est vrai que cette rencontre aboutira au grand reniement du congrès international des écrivains à Moscou. Mais toute la première partie de ce livre nous laisse supposer le caractère prédestiné du bonhomme pour les fructueux lâchages. Et assez curieusement l'exhibitionnisme d'Aragon vers les années 20 nous fait souvenir d'un certain exhibitionnisme des années 68 d'intellectuels brailleurs qui ont quitté le devant de la scène pour se reconvertir dans l'édition ou la littérature.

Le livre a d'autres qualités. Celles de nous donner un portrait de Sadoul, que pour ma part j'ai bien connu rue du Château (voir le *Consulat polonais*) et dont la magistrale histoire du cinéma ne doit pas nous faire oublier qu'il fut le complice d'Aragon dans toutes ses villenies. Et, naturellement, en marge de cette petite histoire peu édifiante il y a l'histoire du surréalisme, de ses déchirements internes.

C'est un livre intéressant, mais qui demande peut-être un complément d'information sur l'histoire du mouvement ouvrier entre 1920-1969.

LA THÉORIE GÉNÉRALE DU DROIT ET LE MARXISME

par E.-B. PASUKANIS
 (Editions EDI)

Voici un livre assurément intéressant et pas seulement pour les marxistes, car il essaie d'établir des rapports entre le comportement et une économie proposée. Il est bien dommage que le style difficile de l'auteur qui ne nous épargne aucune des lourdes et indigestes paraboles du marxisme en rende son abord pénible. Mais je veux surtout parler de la présentation du livre par J.-M. Vincent. Je n'ai jamais caché mon aversion pour les préfaces. Ou nous avons un écrivain qui se fait de la publicité sur le compte de l'auteur de l'ouvrage, ou bien cet écrivain déforme ou dessert l'œuvre, ou encore et c'est souvent le cas dans l'édition, des ouvrages marxistes ; le préfacier répète son auteur sans toujours avoir le talent nécessaire et dans une langue qui accentue ce qui devrait généralement être allégé.

Ici il n'en est rien. Vincent, dans une écriture claire nous présente l'ouvrage, nous en définit les limites, nous l'agrément de rappels historiques utiles. Enfin, il nous donne le goût de le lire, ce que je me suis empressé de faire.

Il est bien certain que si l'édition Edi continuait dans cette voie, elle mettrait à la portée des travailleurs toute une série d'ouvrages doctrinaux qui auraient l'avantage de créer un homme communiste avec lequel nous ne serions toujours pas d'accord, mais qui, à la différence du lecteur de *L'Humanité*, ne se croirait pas obligé chaque fois qu'on cite un auteur qu'il n'a pas lu de prendre le sourire supérieur des imbéciles.

LE CHEMIN DE L'INFINI

de Nicos ANDREOU

(L'Amitié par le livre)

Voici un roman intéressant publié par l'excellente édition « L'Amitié par le livre ».

L'histoire retrace la vie dans un camp administratif où, en 1940, les étrangers sont déportés. Tous ceux d'entre nous qui ont connu cet univers concentrationnaire pourront témoigner de la fidélité de l'auteur qui nous le restitue dans sa promiscuité, sa crasse, son arbitraire. Mais par contre on peut discuter sur ce que l'auteur appelle le « mal du camp ». Je ne veux pas dire que cette lente désagrégation de certains détenus

n'ait pas existé. Je veux simplement dire que ce fut le plus souvent le cas pour des hommes qui se situaient en dehors de tout contexte idéologique ou politique et qui se trouvaient seuls face à leur problème particulier. J'ai pour ma part de 1940 à 1944 été détenu dans plusieurs établissements de ce genre et je dois constater que la vie même du camp créait la révolte et la volonté de lutte, même chez les pacifistes, et ce n'est pas l'ami Vidal, objecteur de conscience et gréviste de la faim patenté qui fut mon compagnon de chaîne, qui me démentira, car j'ai eu l'occasion de voir ce doux pacifiste transformé en une véritable bête fauve. Il est vrai que dans un camp d'étrangers les contacts humains qui existaient autre part et qui rendaient la vie acceptable grâce aux projets idéologiques que nous faisions, étaient réduits à leur stricte minimum.

De toute façon, c'est un roman intéressant dont la mesure est justement la qualité maîtresse.



COLLECTIONS POPULAIRES

- **La médecine en mutation**, par le docteur Jacques Ménétrier (Casterman Poche). J'ai connu le docteur Ménétrier il y a quinze ans, amené chez lui pour une consultation. Le docteur me prédit que lorsque j'aimerai les pommes de terre je serai guéri. Je suis effectivement guéri, mais je n'aime toujours pas les pommes de terre. De toute manière, si l'auteur ne vous guérit pas, son livre vous donnera un aperçu savoureux et savant de l'évolution d'un art qui, par certains côtés, ressemble assez au surréalisme.
- **Génie de l'architecture européenne**, de N. Pevsner (L.P.). Voilà un excellent résumé de tout ce qu'on doit connaître de l'architecture européenne et de son évolution depuis l'Antiquité.
- **Le Colosse de Maroussi**, d'Henry Miller (L.P.). Un des meilleurs ouvrages du grand écrivain américain. Nous le découvrons là sous un jour nouveau. Il s'agit du récit de son voyage en Grèce, et, avec sa plume homérique, il nous décrit les paysages grecs et nous laisse une vision éblouissante d'une civilisation qui est la mère de notre culture occidentale.
- **Les Camarades**, E.M. Remarque (L.P.). Ce n'est pas le roman le plus connu du grand écrivain allemand, mais il a le mérite de nous plonger dans une Allemagne qui n'arrive pas à retrouver son centre de gravité et où les ouvriers, divisés par les querelles politiques préparent eux-mêmes leur défaite par l'hitlérisme.
- **Mémoires d'un chasseur**, par Tourgueniev (L.P.). Un chef-d'œuvre de la littérature russe. Un livre qui préparera l'émancipation du moujik : non pas un roman révolutionnaire par les combats, mais simplement par la relation qu'il donnera de la condition des « âmes », c'est-à-dire du serf des campagnes. Un livre, disait G. Sand, où nous avons tout à apprendre. Un livre que chaque militant ouvrier doit avoir lu.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paierez pas plus cher et vous nous aiderez
 3, rue Ternaux, Paris (11^e)
 C.C.P. Paris 11289-15
 Téléphone VOLtaire 34-08

HEURES D'OUVERTURE :
 13 h à 19 h
 Samedi, de 10 h à 19 h 30

Fermeture : DIMANCHE, LUNDI et JOURS FÉRIÉS

ECRITS SUR L'ANARCHISME

- ANSART PIERRE :
 Sociologie de Proudhon .. 11
 Marx et l'anarchisme 44
 La naissance de l'anarchisme 30
- ARCHINOFF :
 Le mouvement makhnoviste 24
- ARMAND :
 Sa vie, sa pensée, son œuvre 16
- BAKOUNINE :
 Dieu et l'Etat 5
- BONTEMPS :
 L'homme et la liberté 8
- CAMPION LEO :
 Les anarchistes dans la P.M. 25
- DOMMANGET :
 Le drapeau rouge 30
- ERNESTAN :
 Valeur de la liberté 7
- FAURE SEBASTIEN :
 Mon communisme 8,50
 L'imposture religieuse 7
- GUERIN :
 Ni Dieu ni Maître 45
- JOYEUX :
 L'Anarchie et la Société moderne 15
- LECOIN Louis :
 Le cours d'une vie 18
- LORENZO :
 Les anarchistes espagnols et le pouvoir 29
- MERIC VICTOR :
 Les bandits tragiques 20

- RECLUS Paul :
 Les frères Reclus 7
- TAILHADE LAURENT :
 Imbéciles et gredins 10
- THOMAS BERNARD :
 Jacob 25
- VOLINE :
 La Révolution inconnue .. 35
 La commune de Cronstadt 9

SURREALISME

- ARTHAUD :
 Lettre à Genica Athanasiou 26
- BRETON :
 Le manifeste du surréalisme 3,80
 La clé des champs 25,45
 Les pas perdus 3,80
 Nadja 3
- CREVEL :
 L'esprit contre la raison. 14,50
- MANSOUR JOYCE :
 Le bleu des fonds 18,50
- MICHAUX Henri :
 Passage 22
 L'infini turbulent 24,65
 L'espace du dedans 23,05
 Les grandes épreuves de l'esprit 17
- PERET BENJAMIN :
 De derrière les fagots 18
- TZARA TRISTAN :
 L'homme approximatif .. 4,40

PHILOSOPHIE - PSYCHOLOGIE

- BALAZS ETIENNE :
 La bureaucratie céleste .. 30
- BETTELHEIM BRUNO :
 La forteresse vide 48
- BOLL MARCEL :
 L'éducation du jugement.. 12
- CAMUS :
 Le mythe de Sisyphe 3,80
 L'homme révolté 5,80
- FOUERE RENE :
 Krishnamurti ou la révolution du Réel 23
- FOURIER CHARLES :
 Le nouveau Monde Amoureux 50
- FROMM ERICH :
 Société aliénée et Société saine 20
- HAN RYNER :
 Le rire du sage 16
- MARCUSE HERBERT :
 L'homme unidimensionnel. 19,50
- MORIN EDGAR :
 La rumeur d'Orléans 15,50
- NIEL MATHILDE :
 Le phénomène technique.. 3,10

- Psychanalyse du marxisme 13,90
- Le drame de la libération de la femme 14
- RUSSIER GABRIELLE :
 Lettres de prison 13
- TEPPE JULIEN :
 Idole Patrie 21
- THOREAU :
 La désobéissance civile .. 8,25
- MANDALA 39,50

LE MOUVEMENT OUVRIER

- DOMMANGET :
 Auguste Blanqui 38
- DOLLEANS :
 Histoire du mouvement ouvrier :
 de 1830 à 1871 15,90
 de 1871 à 1920 15,60
 de 1921 à nos jours 18
- MAITRON :
 Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français. Tome 1 48
 Tome 2, 3, 4, 5 57
 Tome 6 70
- PEDRONCINI :
 Les mutineries de 1917 ... 30
- RUDE FERNAND :
 L'insurrection Lyonnaise de novembre 1831 49,70

MAI 68

- COHN-BENDIT DANIEL :
 Le gauchisme 15
- NIEL MATHILDE :
 Le mouvement étudiant .. 7

SEXUALITE

- REICH WILHELM :
 La fonction de l'orgasme .. 20,10
- ZWANG :
 Le sexe de la femme 18,50
- VALENSIN GEORGES Dr :
 La femme révélée 20,80
 Science de l'Amour 17,10

EDUCATION

- DELIGNY :
 Les vagabonds efficaces .. 14,42
- C. FREINET :
 Les techniques de l'école moderne 7
 Pour l'école du Peuple ... 6,15
 Essai de psychologie sensible 14,50
 L'éducation du travail 23,20
- FREINET ELISE :
 Naissance d'une pédagogie populaire 21,60

- LES ENFANTS DE BARBIANA :
 Lettre à une maîtresse d'école 16,60
- A.S. NEILL :
 Livres enfants de Summerhill 20,80
- VASQUEZ-OURY :
 Vers une pédagogie institutionnelle 18,80

POESIE

- BACRI ROLAND :
 Refus d'obtempérer 9
- DAN :
 La négation fait l'homme 8
- KOTTELANNE CLAUDE :
 Comment dire ce peu 9
- LORRAINE BERNARD :
 Provocation 9
- LAISANT MAURICE :
 Flamme 6
- MERIC PIERRE :
 Un havre entre deux nuits. 6
- VIAN BORIS :
 Je voudrais pas crever .. 7,50
 Le dernier des métiers .. 6,80

BROCHURES

- BAKOUNINE :
 Liberté, notre religion ... 2,50
- BALKANSKI :
 L'anarchisme et le problème de l'organisation 2
- BARRUE JEAN :
 Stirner et l'éducation 3
- BONTEMPS :
 L'individualisme social ... 4
- CHAUVET PAUL :
 Stirner 2
- DAN :
 Primauté et liberté de l'individu 3
- DORLET :
 L'antidote 3
- FABBRI LUIGI :
 Qu'est-ce que l'anarchie .. 2
- FAURE Sébastien :
 Propos subversifs 1,50
 Le chambardement 1,50
 La dictature de la Bourgeoisie 1,50
- GAUCHON Jsan :
 Le Pacifisme intégral 2
- GROUPE D'ASNIERES :
 Du problème de la révolution 1
- HEM DAY :
 Histoire du chant de l'Internationale 1,50
- JOYEUX MAURICE :
 André Breton 2
 Albert Camus 2
- KROPOTKINE :
 La morale anarchiste ... 4,50

- LEWIN Roland :
 Erich Mühsam 2,50
 - LIME Maurice :
 La Société des loisirs 3
 - MAILLE André :
 Les sources des conflits guerriers 1,50
 - RECLUS Elisée :
 Evolution révolution 2
 - SAVIGNY - LECOIN - COTTIN - BARBE - BEVENT :
 Les anarchistes et le cas de conscience 2
 - THONAR :
 Ce que veulent les anar. 2
- ROMANS**
- BRASSENS GEORGES :
 La tour des miracles 9,50
 - CAMUS :
 L'étranger 7
 - CLAVEL BERNARD :
 Le Tambour de Bief 18
 - CHABROL :
 Les contes d'outre-temps. 28,35
 - CELINE :
 Rigodon 20
 - CLEBERT J.-F. :
 Paris insolite 8,50
 - DARIEN GEORGES :
 Bas les cœurs 7,50
 - FROT :
 Le roi des rats 19
 Nibergue 19
 - JOYEUX MAURICE :
 Le consulat polonais 6,20
 - MICHAUD RENE :
 J'avais vingt ans 15
 - MILLER HENRY :
 Sexus 30
 Plexus 5
 Nexus 4
 - NAVEL :
 Travaux 17
 Parcours 7,50
 Sable et limon 12
 Chacun son royaume 12
 - PANAÏT ISTRATI :
 3 volumes, l'un 20
 - QUENEAU RAYMOND :
 Le dimanche de la vie .. 13
 Exercices de style 9
 - RAGON MICHEL :
 Nous sommes 17 sous la lune très petite 14,90
 - TEPPE JULIEN :
 La vie blette 9
 La femme de peau 7
 - VALLES JULES :
 L'enfant 3
 Le bachelier 4
 L'insurgé 4
 - VIAN BORIS :
 L'arrache-cœur 13,85
 L'herbe rouge 13,85
 L'écume des jours 13,85

Une certaine jeunesse !

Il va falloir en parler !

Mai 68 a soulevé un immense espoir. Une génération nouvelle a explosé, bousculant nos habitudes. En reposant les problèmes théoriques elle a secoué notre paresse intellectuelle. En descendant dans la rue elle nous a sortis d'une certaine satisfaction d'avoir raison que nous cultivions à travers l'amertume et la résignation. Elle nous a à la fois, fait prendre conscience des possibilités immenses de la culture et de la connaissance étendues au plus grand nombre et du caractère de classe que l'Université d'Etat entendait donner à cet enseignement. Mai 68 fut un grand moment de l'évolution de la pensée contemporaine. Jusqu'à cette époque, les traditions de fronde qui de tout temps furent l'apanage de la jeunesse des écoles s'étaient maintenues dans le cadre de la société qu'il s'agissait d'améliorer, Mai 68 est allé plus loin en posant le problème de l'existence de cette société elle-même, non pas seulement de son économie de profit, mais de ses structures de classes, mais des rapports que les hommes entretiennent entre eux. Dépassant le réel immédiat, c'est finalement un problème de civilisation que Mai 68 a posé au pays.

Et ce fut peut-être l'originalité la plus profonde de la révolte des jeunes des écoles et ce fut possible grâce à une extension de la scolarisation qui la plaçait en pointe, en position de définir clairement ce que des générations précédentes avaient ressenti d'instinct, sans posséder le matériau indispensable pour l'expliquer. Ce fut un feu d'artifice et l'imagination jusqu'alors enserrée par des coutumes, des réglementations, des préjugés, prit son vol et donna la mesure des possibilités immenses de l'esprit humain lorsqu'il se tourne vers l'aventure intérieure d'où finalement se forge l'avenir de l'espèce.

Et puis le poids de ce monde conservateur par paresse intellectuelle autant que par crainte, joua son rôle de frein. De nouveau une rassurante médiocrité étendit un voile sur la vie économique politique et sociale du pays.

C'est alors qu'il parut aux militants révolutionnaires, qu'aux grands gestes lyriques moteurs indispensables de l'histoire, les temps de la consolidation de l'acquis, des constructions solides succédaient. Une certaine jeunesse, celle pour qui la révolution doit être éternellement une fête et non pas comme disait Lénine, une longue suite de patients efforts, ne l'a pas compris : Nous la voyons aujourd'hui tourner en rond, à la recherche d'un passé que personne ne retrouve jamais et qui n'a de valeur que lorsqu'il constitue le départ pour autre chose. La loi de l'évolution est ainsi faite que, qui refuse l'évolution piétine, les yeux perdus vers un passé exaltant ou pas, régresse, se dissout, ne conservant de la liesse que les vomissements qui l'accompagnent.

Le dernier gala du groupe Louise-Michel a été une éloquente illustration de ce phénomène qui n'est pas celui des temps modernes, mais qui fut de tous les temps.

Il va falloir en parler, car pratiquer la politique de l'autruche ne servira pas plus les idées que les hommes.

Depuis Mai 68 les fêtes de notre mouvement libertaire sont devenues le rassemblement d'une jeunesse qui d'accord ou pas, appartenant ou pas à la Fédération anarchiste, vient se plonger dans une atmosphère exaltante. Cette année notre gala n'a pas manqué à la tradition. Trois mille personnes s'entassaient dans la vaste salle de la Mutualité et autant stationnaient devant les portes dans l'espoir illusoire de trouver une place. C'est alors qu'on vit se manifester une certaine jeunesse qui n'est pas forcément une jeunesse anarchiste, mais dont quelques éléments se réclament de l'anarchie et pour lesquels l'anarchie n'est rien

d'autre que la manifestation d'instincts grégaires.

S'entasser aux portes, bousculer le voisin, brailler sans retenue, profiter de la confusion ainsi créée pour pénétrer sans billet pour la satisfaction gratuite de jouer le lendemain à l'affranchi devant les petits copains, voilà qui n'a rien à voir avec l'idéal anarchiste, car justement pour l'anarchie, ce qui constitue la seule chance de la liberté c'est la volonté de l'homme devenu conscient d'y mettre lui-même et sans aucune contrainte une limite qui permet à la liberté d'autrui de s'épanouir.

Bien sûr, notre fête est à la fois victime de son succès et des circonstances. Personne ne peut prétendre maintenir une jeunesse éprise d'un idéal des plus nobles dans un conformisme petit-bourgeois et personne n'a jamais pensé de faire de cette fête un prétoire pour frères prêcheurs ou un ouvroir pour nonnettes, mais il suffit d'une poignée d'inconscients pour transformer une atmosphère ardente et passionnée en une cohue indescriptible qui ne fait honneur à personne. Or il faut le constater, une certaine jeunesse dépasse cette extériorisation, qui est un des privilèges de la jeunesse.

Agglutinés sur la scène, certains « jeunes » donnaient l'impression d'être venus non pas pour voir le spectacle, mais se donner eux-

par **Maurice JOYEUX**

mêmes en spectacle. Leurs gesticulations ridicules indisposent des centaines de spectateurs pourtant sensibilisés par les attaques dont les organisations de gauche sont l'objet de la part du gouvernement. Mais c'est lorsque les lumières s'éteignent et que le rideau se lève pour le spectacle que ces « jeunes » donneront vraiment la mesure de leur sottise. Les organisateurs de notre gala annuel font chaque fois appel à un ou plusieurs jeunes chanteurs débutants. C'est une tradition et il n'est pas besoin d'être grand clerc pour deviner l'émotion qui étreint ces débutants qui, pour la première fois, affrontent un public si nombreux, réputé courtois, mais difficile. Eh bien c'est contre ces jeunes que nos forts en thème se sont particulièrement distingués et nous avons assisté à ce spectacle consternant d'une poignée d'énergumènes qui se déchaînaient contre des jeunes artistes. Il est vrai que par la suite, tels les fans de Johnny Halliday, on les verra sacrifier au culte de la vedette par un silence absolu avant de se manifester par des crises d'hystérie collective qui ne donnent pas une grande opinion de l'espèce humaine.

Disons-le nettement, la Mutualité n'est pas l'Olympia et l'estime qu'on manifeste pour un acteur de talent n'a rien à voir avec les crises qui firent la réputation des minets affolés il y a quelques années par le yéyé. Le jugement sur un artiste peut être différent, mais la compréhension et la tolérance restent l'apanage de l'homme qui se veut et veut les autres libres. Nous pensons que cette compréhension doit se manifester en particulier devant des jeunes qui font leurs débuts, qui n'ont ni l'assurance, ni le métier des vedettes confirmées. Nous pensons que c'est justement à ceux-là que nous devons faciliter les premiers pas, je ne dis pas d'ailleurs encourager les insuffisances, je dis faciliter le contact de façon qu'ils puissent essayer leur jeune force dans une atmosphère fraternelle. Et sur ce point, je suis sûr que c'est ainsi que pensent les milliers d'hommes et de femmes qui encouragent nos efforts.

Un quarteron d'excités a pensé autrement. Disons-leur qu'ils ont mangé leur pain blanc et que c'est la dernière fois que nous les avons vus faire les pitres sur le plateau, à la recherche d'une publicité malsaine.

Je disais au début de cet article qu'il allait falloir en parler ! Voilà qui est fait. Les mesures sont aisées à prendre et nous les prendrons, non pas pour limiter l'enthousiasme mais pour lui donner de la décence.

Mais je voudrais élargir le débat. Une certaine jeunesse se recommande de l'anarchie parce qu'elle pense, sous couvert de cet alibi, pouvoir donner libre cours à toutes les fantaisies qui lui passent par la tête. Elle a tort et elle devrait bien réfléchir ! C'est Albert Camus qui nous a appris que lorsque l'homme était las d'être persécuté, ce n'était pas seulement la dernière brimade qu'il rejetait, mais toutes celles qu'il avait jusqu'alors acceptées.

Nous en sommes là ! En marge d'une jeunesse révolutionnaire qui essaie d'organiser ses révoltes, qui entend dépasser les « manifs » et l'exhibitionnisme, une poignée de jeunes persiste à confondre l'anarchie avec le folklore étudiant et les piteries qui sont le lot d'une jeunesse dorée qui jette sa gourme avant de regagner le giron familial. Ces agissements risquent de couper la jeunesse des travailleurs, pas seulement des politiciens mais de ceux-là mêmes qui regardent avec le plus de sympathie l'effort de la majorité des jeunes à se dégager des idées reçues et il suffisait d'écouter les commentaires sévères des militants l'autre soir pour en être convaincu.

Le fossé se creuse entre des hommes dont les intérêts sont identiques. Certes les partis politiques y sont pour quelque chose et le gouvernement a profité de ces circonstances pour se donner des moyens répressifs. Il est temps de se reprendre et de juger de la gravité de cette situation, mais si nous voulons y faire face, faudrait-il encore que les intéressés consentent au minimum de réflexion indispensable à la cohérence de leur attitude.

Bien sûr, les jeunes en général et les jeunes universitaires en particulier ont leur style de vie ; ils réagissent à travers les émotions propres à leur âge et chacun de nous le comprend. Mais lorsque ces réactions ne sont plus motivées, lorsque l'exhibitionnisme et la provocation cessent d'être une forme de lutte contre l'adversaire pour être une fin en soi, lorsqu'ils ne sont plus que dévouement de passions, alors ils provoquent des réactions et conduisent à la violence pour la violence, à la force pour la force, il ne s'agit plus alors d'une lutte pour la libération de l'homme. On fait du spectacle ! Et ce spectacle devenu une habitude, on le fera partout où l'occasion se présentera quel que soit le milieu où l'on se trouvera.

Devant cette falsification de la lutte de la jeunesse, qui fut et qui est encore exemplaire mais dont les méthodes écœurent, on risque alors de voir le plus grand nombre rejoindre par réaction des partis disciplinés ou plus simplement la classe bourgeoise, laissant une certaine jeunesse battre monnaie des piteries collectives ou sombrer dans des paradis artificiels où le rêve maladif prendra la place des révoltes somptueuses.

Et c'est ainsi qu'un espoir immense risque de se muer en caricature dégradante pour l'esprit humain. De toute manière, l'anarchie n'a rien à voir avec les agissements de ces gens-là. L'anarchie, c'est la fraternité, la compréhension, la tolérance devant des expressions artistiques ou autres, différentes des nôtres. C'est la décence dans la manifestation de ses joies comme de ses peines. L'anarchie, c'est la tendresse devant l'homme ou la femme qui travaille et qui cherche à se réaliser. L'anarchie, c'est la prise de conscience que les insuffisances qu'on décèle chez les autres sont les insuffisances de tous. C'est la raison pour laquelle après avoir dit ici avec modération ce qu'il était nécessaire de dire, nous fermons ce chapitre en informant les intéressés que cela ne se reproduira plus.